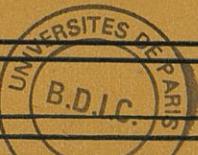


6^e Année. — N^o 230.

Le numéro : 40 centimes.



13 Mars 1919.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement p^r la France: 20Fr.

F^o P54

André Cardieu

H^o COMMISS^{RE} de FRANCE pour L'AMÉRIQUE

Abonnement p^r l'Etranger: 30Fr.

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS



IX

Rip Sing s'était arrêté, inclinait la tête vers la tablette d'un microphone. Suzanne et son compagnon virent son front se plisser, son visage se durcir. Un frisson mauvais passa dans son regard, et il reprit :

— J'abrége, Mademoiselle, comme vous le souhaitez secrètement, car il me faut bien vous parler de votre père que vous reverrez dans quelques instants, je l'espère du moins, bien que les bruits qui m'arrivent de là-bas, en ce moment même, ne me rassurent qu'à moitié sur ce qui se trame au camp souterrain en mon absence... Et d'abord, laissez-moi vous dire ceci : l'histoire de nos malentendus se résume en deux mots. Dès que le hasard me mit en présence de l'homme de génie dont vous êtes la fille, je devins son admirateur passionné. Il avait fait une découverte merveilleuse. Elle pouvait, cette découverte, faire triompher la grande cause émancipatrice et révolutionnaire dont je vous parlais à l'instant. Elle mettait entre les mains d'un seul homme une force mystérieuse à laquelle rien au monde ne résiste. La construction de l'appareil qui engendre et projette cette force coûtait des millions. Ces millions je les ai donnés à votre père, afin d'être de moitié au moins dans la possession de l'appareil. Puis, quand j'ai voulu mettre cet appareil au service de mon grand rêve politique, votre père a refusé net. Il m'a donc fallu le contraindre...

De nouveau Rip Sing se penchait sur la tablette du microphone, et cette fois il tressaillit visiblement. La figure qu'il relevait presque tout de suite apparut bouleversée. Il dit :

— En dépit des ordres sévères que j'ai donnés là-haut, un pas précipité descend des galeries supérieures, celles qui mènent au vieux cratère où nous campons...; ce pas, je crois le reconnaître... Vous du moins, Mademoiselle, vous allez être heureuse.

Un grand trouble avait envahi Suzanne. Elle suivit la direction du regard de Rip Sing, et bientôt elle vit apparaître, à l'entrée de la salle, la haute taille un peu voûtée, la face mélancolique et blanche de son père.

Il eut un sursaut effrayé en la reconnaissant, mais saisit quand même vivement et sans poser une question les bras qui se tendaient.

Leur effusion pourtant ne dura qu'un instant, car Corbon apportait des nouvelles graves.

— Ma présence ici vous étonne, dit-il à Rip Sing qui les regardait, impassible.

— Non, elle me contrarie seulement, puisqu'elle prouve que mes ordres ont été transgressés.

— En effet, le camp est en pleine révolte et c'est à la faveur de ces troubles que j'ai pu tromper vos consignes. Il le fallait, du reste, car vous-mêmes êtes en danger.

— Peu importe.

— Si, puisque vous détenez le « sidérateur ».

Rip Sing cette fois ne répondit pas.

— Leurs sorciers prétendent qu'ils ont surpris dans une des galeries des signes annonciateurs d'un très proche réveil du volcan ; la tornade de l'autre nuit était déjà, selon eux, un phénomène prémonitoire. Alors ces imbéciles ont fait sauter le clapet interne de la citerne que vous savez, de sorte que tous les couloirs inférieurs, y compris cette salle, vont être inondés.

— Les misérables ! gronda Rip Sing, je les châtierai.

— Ils espèrent ainsi tout ensemble calmer le volcan et couper le passage aux troupes, en admettant qu'elles le découvrent.

— Et se couper toute retraite à eux-mêmes.

— Vous oubliez les perforateurs. Ils y sont

Voir les nos 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228 et 229 du *Pays de France*.

attelés déjà, et dans quelques heures ils espèrent avoir pratiqué une issue débouchant sur les flancs du cratère.

Rip Sing réfléchit un instant, tandis que l'orang et le chien gambadaient joyeusement autour de Corbon à qui Suzanne présentait sommairement Montal. Un grand abattement pesait sur la face de l'Hindou quand il releva la tête :

— Ecoutez, dit-il, il n'y a pas une minute à perdre, il faut que nous remontions là-haut mettre les meneurs à la raison. Ici d'ailleurs nous serions noyés. Puis l'eau peut atteindre les mines souterraines qui précisément rendraient superflue cette inondation stupide. Or, je tiens à tirer mon feu d'artifice aux dragons de Samarang, et ce doit être l'heure d'ailleurs. Suivez-moi donc avec les vôtres et faisons vite.

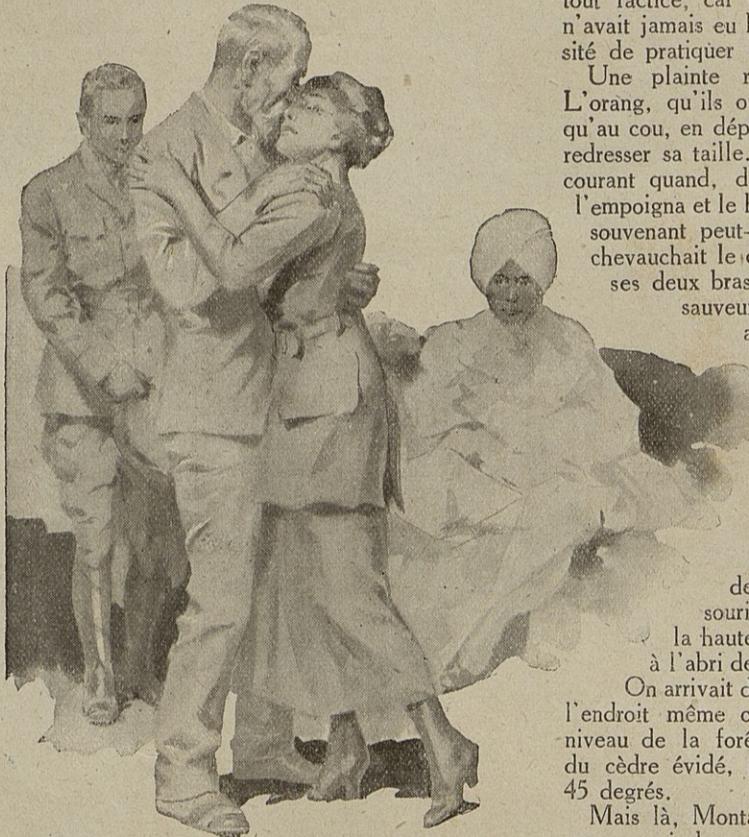
Corbon secoua la tête avec véhémence et demeura immobile. Rip Sing, déjà sur le seuil de la salle, eut un geste objurgateur à l'adresse du petit groupe.

— Il y va de votre vie à tous.

— Je ne veux rien vous devoir, répondit Corbon d'une voix ferme, pas même la vie, et je suis sûr que ma fille et ce jeune homme, qui est deux fois des nôtres, sont de mon avis.

Suzanne et Montal adhérèrent d'un seul élan.

— Vous m'avez donné des millions pour créer un appareil dont vous vous êtes emparé



ensuite pour le faire servir à des fins criminelles auxquelles je ne pouvais m'associer à aucune condition. Nous sommes quittes, adieu.

De nouveau l'ombre d'une tristesse creusa l'ardent visage cinghalais. Mais Rip Sing se ressaisit vite.

— Eh bien ! dit-il, que le sort en soit jeté, et tant pis pour vous si vous n'échappez à la noyade que pour sauter en compagnie de mes siennes les dragons.

Sur ces mots Rip Sing arracha le commutateur qui donnait la lumière et toute la scène plongea dans le noir. Des pas s'éloignèrent en courant, ceux de Rip Sing, et on l'entendit encore qui sifflait son chien, puis plus rien.

— J'ai ma lampe heureusement, fit Montal.

— Il faut sortir d'ici le plus vite possible, dit Corbon, entraînant sa fille par la main.

Il buta contre un corps au contact chaud et velu.

— L'orang de Rip Sing ! Le seul ami que je me sois fait dans ce pays ! Je l'avais perdu de vue depuis l'évacuation de la citadelle. Maintenant il ne nous quittera plus d'une semelle, car Rip Sing a abusé de sa docilité et je crois qu'il lui inspire plus de terreur que d'amitié.

— C'est fâcheux, dit Montal, car il ne va pas faire bon pour lui en notre compagnie : voici l'eau.

Le flot, en effet, montait à vue d'œil dans le couloir. Bientôt il déferlait plus haut que les chevilles des trois Français, leur donnant la sensation d'un passage à gué.

— Mais le kraton, père, demanda Suzanne tout en poignant et troussant hardiment ses jupes des deux mains, crois-tu réellement qu'il puisse le faire sauter tout entier ?

— Une bonne partie tout au moins, celle précisément où la troupe va bivouaquer, c'est-à-dire le palais et ses dépendances.

Suzanne et Montal se sentirent saisis du même froid au cœur.

— C'est que, dit la jeune fille d'une voix défaillante, nos amis seront tous là : M. Pol-Ranc, le colonel van Heeven, sa fille Lina, le capitaine Fred, son fiancé...

— Ce serait affreux, convint Corbon, mais je compte que nous arriverons à temps pour les sauver.

Montal ne dit rien ; devant la rapide montée de l'eau il se rappelait que le point de départ des galeries était en contre-bas du côté des cryptes, et se demandait si cette issue, la seule existant à sa connaissance, ne serait pas entièrement noyée avant qu'ils y parvinssent.

— Savez-vous nager ? demanda-t-il tout à coup à Suzanne.

— Comme un poisson, dit-elle avec un entrain tout factice, car elle songeait à son père qui n'avait jamais eu le temps ni peut-être la curiosité de pratiquer aucun sport.

Une plainte rauque éclata derrière eux. L'orang, qu'ils oubliaient, avait de l'eau jusqu'au cou, en dépit des efforts qu'il faisait pour redresser sa taille. Il allait être entraîné par le courant quand, d'un geste vigoureux, Montal l'empoigna et le hissa sur ses épaules. Alors, se souvenant peut-être des temps proches où il chevauchait le dos de sa mère, le singe noua ses deux bras velus autour du cou de son sauveur et se laissa porter, le menton appuyé sur le casque blanc de

Montal, symbolisant à lui seul tout le diabolique de cette scène de cauchemar.

Cependant le sol continuait à s'abaisser et l'onde envahissante à monter. Suzanne, à son tour, eut de l'eau jusqu'aux épaules.

— Ça va être le moment de tirer ma coupe, dit-elle en souriant, heureuse de constater que la haute taille de son père le mettait à l'abri de tout danger immédiat.

On arrivait du reste au bout de la galerie, à l'endroit même où la communication avec le niveau de la forêt était assurée, à l'intérieur du cèdre évidé, par une passerelle inclinée à 45 degrés.

Mais là, Montal eut quelque peine à réprimer un cri de consternation désolée. La passerelle avait été emportée par le flot et les minutes étaient trop précieuses pour qu'on pût essayer de la retrouver. Tout autour d'eux la sape verticale du sol forestier dessinait au-dessus de leur tête, mais hors la portée des bras, un orifice large où se jouait la lumière verdâtre du sous-bois. Et rien, pas une racine, pas une saillie pour se hausser le long de cette muraille farouchement abrupte.

A force d'en explorer les parois presque cylindriques, Montal finit par découvrir, tout en haut, une racine émergeant du sol, grosse comme le corps d'un boa. Mais celle-là aussi était hors de portée. Il ne put même pas l'atteindre en sautant.

Comme il faisait plusieurs bonds inutiles, un mouvement de l'orang toujours agrippé à son cou lui suggéra l'idée d'où pouvait sortir leur salut.

— Pourvu qu'il comprenne, qu'il puisse comprendre, murmura-t-il.

Se retournant, il vit le visage de Corbon penché vers le sien. Ce visage lui murmura à l'oreille :

— Si vous avez une idée, dépêchez-vous, car dans cinq minutes tout va sauter.

— Ecoutez, s'écria Suzanne qui ne se maintenait plus que par les gestes classiques de la natation, j'entends les trompettes des dragons.

(A suivre.)

URODONAL

et la Goutte

L'OPINION MÉDICALE :

« Administré à l'occasion des poussées aiguës dans la goutte, l'Urodonal n'a aucun retentissement fâcheux, comme les salicylates, rien des effets dangereux, redoutables parfois, du colchique et de la colchicine. Les douleurs perdent rapidement de leur acuité et la durée même de la poussée est parfois très notablement abrégée. »

D. F. MOREL,

Médecin-major de 1^{re} classe en retraite, ancien Médecin des hôpitaux de la marine et des colonies.



N. B. — Etabliss^{es} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, f^e, 8 fr.; les 3 flac., f^e, 21.25.

Le Martyre du Goutteux

Communications :
Académie de Médecine (10 novembre 1908).
Académie des Sciences (14 déc. 1908).

Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artéries.
Sclérose

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

L'URODONAL nettoie le rein, lave le foie et les articulations. Il assouplit les artères et évite l'obésité.

FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

A partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'opothérapie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Communication :
Académie de Médecine (13 juin 1916).



Spécifique des maladies de la femme

Arrête les hémorragies,
Supprime les vapeurs,
Guérit les fibromes non chirurgicaux.

Toute femme doit faire chaque mois une cure de FANDORINE

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, f^e 11 fr.; fl. d'essai, f^e 5,30.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang, non toxique

Avarie, Tabes,
Maladies de la Peau

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 11 francs.

Brochure sur demande.



Vamianine jugule l'avarie et en empêche toutes les manifestations.

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

Éponge et nettoie l'intestin,

Évite l'Appendicite et l'Entérite,

Guérit

les Hémorroïdes,

Empêche l'excès d'embonpoint.

Pour rester en bonne santé prenez chaque soir un comprimé de JUBOL

VOILÀ LE PETIT RAMONEUR DE L'INTESTIN...

Communications à l'Académie des sciences (26 juin 1909); à l'Académie de médecine (21 décembre 1909).

Constipation
Entérite
Etourdissements
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. La boîte, f^e, 5 fr. 80. Cure intégrale (4 boîtes), 22 f. f^e. Env. sur le front. Pas d'envoi contre remb.

L'OPINION MÉDICALE :

Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin parésié par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse; s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du cystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans.

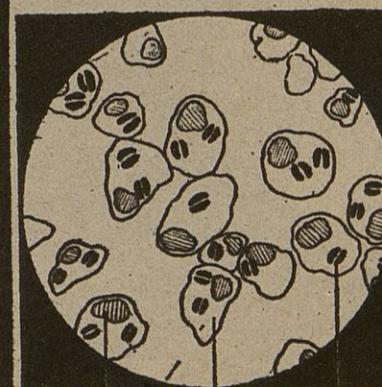
D'BRUNN, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE

Guérit vite et radicalement Supprime les douleurs de la miction Évite toute complication

Communication à l'Académie de médecine du 3 décembre 1912.



Noyaux des Globules Gonocoques
Globules blancs blancs

Goutte de pus vue au microscope.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60; la grande boîte, franco, 11 francs. Aucun envoi contre remboursement.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exiger la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.

Etabliss^{es} Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et t^e pharm. La boîte, f^e 5 fr. 30; les 4, f^e 20 fr.; la grande boîte, f^e 7 fr. 20; les 3, f^e 20 francs.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Sauvée grâce à la GYRALDOSE

La Pochette Surprise

DU
"PAYS DE FRANCE"

5.000 Prix 50.000 fr.
d'une valeur de ..

RÈGLEMENT DE LA "POCHETTE"

Notez bien...

Toute demande de pochette non accompagnée des bons correspondants sera considérée comme nulle et, en aucun cas, on ne devra écrire sur le bulletin d'autres indications que celles demandées dans ledit bulletin. En outre, il ne devra porter ni surcharge ni nature. Aucune correspondance, aucun mandat, bon de poste ou timbre ne doivent être joints à cette demande.

Les demandes qui ne seront pas écrites sur le bulletin publié par le *Pays de France* ne seront pas acceptées.

Le bulletin de demande sera publié dans le dernier numéro de chaque mois.

L'enveloppe contenant la demande d'une pochette devra être fermée, affranchie et adressée au *Pays de France*, Service des Concours, 6, boulevard Poissonnière, avec la mention : "POCHETTE".

Tous les prix sans exception seront délivrés à Paris dans les bureaux du *Pays de France*.

Les lauréats qui désireraient se faire expédier leur prix devront en faire la demande par lettre ; mais, provisoirement, seuls les prix pouvant être adressés par le service postal seront expédiés. Les expéditions seront faites sous la responsabilité des lauréats et à leurs frais.

Les gagnants qui n'auraient pas réclamé leur prix dans le délai de trente jours à dater de la publication de la liste des lauréats seront déchus de leurs droits.

Le seul fait de demander une pochette implique l'acceptation du présent règlement.

Il a été attribué dans la 1^e Série

450 fr. de prix en espèces.

Au moment de mettre sous presse, le n° 1.507, réclamé par M. DUPRAT, contenait un bon de 500 fr. ; le n° 2.973, M. JOUBERT, 50 fr. ; le n° 2.150, M. BAC, 50 fr. ; le n° 4.918, M. MURET, 20 fr. et le n° 1.069, M. DUPONT, 20 fr.



N'est-il pas juste que dans chaque foyer qu'il a contribué à sauver de la ruine et de la honte de la défaite soit placée l'image de celui qui, par sa claire vision et son énergie, a aidé à vaincre les Allemands ?

Beaucoup ont eu cette idée et le statuaire Auguste Maillard a exécuté, pour l'Etat et le département de la Seine, le

BUSTE DU MARÉCHAL FOCH

C'est la copie demi-grandeur de cette œuvre d'art que le « Pays de France » met en vente dans ses bureaux, 6, boulevard Poissonnière, au prix de 15 francs.

Français à domicile : A Paris, 18 fr. 50. — Dans les départements, 19 fr. 50.

PAYABLES EN MANDAT-POSTE ADRESSÉ A M. L'ADMINISTRATEUR DU PAYS DE FRANCE, 6, BOULEVARD POISSONNIÈRE, PARIS.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE du 27 Février au 6 Mars

LA Conférence de la Paix a commencé, cette semaine, l'examen des conditions auxquelles peut être accordé à l'Allemagne le renouvellement ferme de l'armistice qui n'a été, le 17 février, prolongé qu'à titre provisoire et pour un très court délai. Il s'agit de poser, au moyen de la nouvelle convention, les préliminaires de la paix, en y insérant certaines clauses destinées d'ores et déjà à figurer dans le traité définitif.

D'autre part, la haute assemblée a poursuivi l'étude des problèmes que soulève l'application du principe wilsonien des nationalités. Les délégués du peuple arménien sont venus exposer leur programme de constitution d'une république arménienne avec l'aide et sous le protectorat de la Société des Nations. La Conférence ne pouvait que bien accueillir, et certainement elle fera droit à la pétition d'une nation que ses longues souffrances sous le joug turc rendent sympathique à tous les peuples civilisés. Les Juifs de tous pays se réclament de leur histoire et des conditions ethnographiques de la Palestine pour demander à la Conférence de décider soit la création en leur faveur d'un Etat autonome dans les limites de l'ancienne Judée, soit l'organisation d'une région du pays en un foyer où pourraient aller vivre et se livrer à l'agriculture les Juifs épars dans le monde. Le Portugal est raisonnable : ayant retrouvé sa tranquillité intérieure, car le mouvement monarchiste, réprimé par le gouvernement, n'a pas eu d'autres suites, il se présente devant la Conférence avec un programme que l'opinion ratifie à l'avance ; les demandes du vaillant petit pays qui nous a généreusement apporté, aux plus mauvais jours de la guerre, tout le concours qu'il pouvait donner, se bornent à l'obtention de garanties économiques, à quelques délimitations précises de son domaine colonial et au paiement de ses frais de guerre. On s'est également occupé au quai d'Orsay des quelques différends territoriaux qui restent à aplatis entre puissances déjà entendues : les délégués intéressés croient pouvoir les résoudre au mieux des aspirations de leurs mandants.

Parmi les questions qui viennent d'être soumises à la Conférence, celle de la révision du statut du Maroc intéresse la France au premier chef. Il importe que notre situation dans ce pays soit réglée de manière à ce que les intérêts et les droits que nous y avons soient pleinement garantis. Sans parler des entraves que l'acte d'Algésiras a mises à la libre expansion de notre influence au Maroc, notre situation là-bas reste grevée de servitudes que nous a imposées la convention de 1911 avec l'Allemagne ; ce sont : 1^o l'internationalisation de Tanger ; 2^o le régime de l'adjudication pour tous les travaux publics du Maroc ; 3^o la priorité du chemin de fer de Tanger à Fez, dont la conséquence devait être, aux yeux de l'Allemagne, de favoriser Tanger, ville internationale, mais appelée à devenir un foyer officieux de kultur et d'intrigues anti-françaises, au détriment de Casablanca, où la France a ses plus grands intérêts. Le traité d'Algésiras doit être abrogé, aussi bien que la convention de 1911 ; personne à la Conférence ne semble vouloir y mettre un obstacle. Le Maroc tout entier doit être placé sous le pavillon de la nation qui fait journallement des sacrifices pour sa prospérité. La seule opposition que les délégués français puissent rencontrer viendra de l'Espagne, et encore sera-t-elle probablement facile à réduire. Les possessions espagnoles ne couvrent du Maroc que le rivage septentrional, avec si peu de profondeur qu'elle n'en peut tirer aucun parti : l'Espagne, de plus, est intéressée à l'internationalité de Tanger, mais dans la mesure où le sont toutes les autres puissances pouvant commercer, comme elle-même, avec le Maroc. Cependant, en Espagne, il y a un parti qui affecte de tenir beaucoup à conserver les pieds-à-terre en territoire marocain : ce n'est pas pour la valeur de cette bande de côte, car elle n'en a aucune pour nos voisins, auxquels elle n'a jamais rapporté que des déboires et des dépenses : c'est parce que la zone en question est pour l'armée espagnole un excellent champ de manœuvres, et d'ailleurs le seul qu'elle possède hors du territoire national.

Ce n'est que là qu'elle peut s'exercer aux grandes opérations et que ses officiers ont l'espérance de glaner décos et récompenses. Aussi, dès que certaines informations, au lendemain de l'armistice, purent faire supposer en Espagne que le gouvernement serait peut-être amené à céder à la France les possessions au Maroc, une violente émotion se manifesta dans les cercles militaires et il fallut, pour la calmer, toute l'habileté du ministère Romanones. Le premier ministre a d'ailleurs donné à entendre, dans une déclaration faite à la Chambre espagnole le 25 février, que son gouvernement était prêt à écouter toute proposition d'échange de la part du gouvernement français.

Une autre question qui nous touche de très près est celle du sort de la flotte allemande : quelques organes de l'opinion et peut-être de l'amirauté britanniques en réclament la destruction pure et simple ; mais notre gouvernement ne paraît pas disposé à acquiescer à ce projet, si vraiment il a été formé ; et c'est encore un débat en perspective pour la Conférence.

Enfin, le 6 mars, le roi Nicolas de Montenegro est venu protester devant la Conférence contre sa déposition par la Skouphchina et le rattachement du Montenegro à l'Etat serbo-yougo-slave.

Entre temps, notre Premier, complètement rétabli et toujours aussi alerte, avait repris ses fonctions à la tête du conseil et à la présidence de la Conférence. Si l'inaction pesait déjà à M. Clemenceau, son absence était vivement ressentie au quai d'Orsay, où les délégués ont salué son retour par la manifestation de leur sympathie sincère et unanime.

Paris a reçu la visite de la reine d'Italie qui voyageait incognito avec ses deux filles, les princesses Yolande, que l'on dit fiancée au prince de Galles, et Mafalda, et est restée du 16 au 21 février ; quelques jours plus tard, le 6 mars, la reine Marie de Roumanie, accompagnée, elle aussi, de ses filles, recevait à son arrivée à Paris l'hommage de la sympathie de la France.

En Allemagne les choses vont de mal en pire. On a appris, le 6, qu'un nouveau et puissant mouvement spartaco-bolcheviste venait d'éclater à Berlin : les spartakistes, d'accord avec les C. O. S., avaient déclaré la grève générale et formulé un véritable programme de révolution contre le gouvernement de Weimar. Aussitôt des désordres commencèrent à agiter la capitale, qui fut déclarée en état de siège par le gouvernement. L'attitude des troupes n'était pas nette. Cependant la répression fut active. Les fusillades recommencèrent à faire des victimes dans les rues. D'une part, les communistes paraissaient décidés à aller cette fois jusqu'au bout de leur tentative ; d'autre part, le gouvernement annonçait qu'il entendait y résister et châtier les émeutiers avec toute la rigueur possible. Ces événements n'étaient pas sans écho dans le reste de l'Allemagne. Pendant qu'en se fusillait à Berlin, Halle, Leipzig, Zeist voyait éclater de nouveaux troubles, accompagnés de grève générale. A Weimar même, celle-ci avait été proclamée, mais n'avait pu deve-

nir effective à cause de l'attitude des partis bourgeois et de la troupe, hostiles aux extrémistes. A cette date du 6 mars, la Bavière ne s'était pas encore remise des troubles qui ont suivi l'assassinat du président Kurt Eisner et la crise gouvernementale n'était pas dénouée.

Dommons, pour finir, un renseignement curieux : deux ministres autrichiens et leur secrétaire, qui étaient venus en mission à Berlin, ont dû regagner Vienne en avion, en raison de l'insécurité des communications par voies ferrées. Ce voyage inaugure les services aériens pour voyageurs que la « Hamburg-Amerika Linie » vient de créer entre les villes importantes de l'Allemagne et du centre de l'Europe.

NOTRE COUVERTURE

M. ANDRÉ TARDIEU

HAUT-COMMISSAIRE DES AFFAIRES FRANCO-AMÉRICAINES

M. André Tardieu est né à Paris le 22 septembre 1876.

Reçu premier à l'Ecole normale supérieure en 1895, il fut reçu premier au concours d'entrée de la carrière diplomatique en 1897 et fut nommé attaché à l'ambassade de France à Berlin. Rappelé au ministère des affaires étrangères à Paris en 1898, il fut secrétaire de la présidence du conseil, de 1899 à 1902, pendant le ministère Waldeck-Rousseau. Entré ensuite dans le journalisme, il devint rédacteur du bulletin de l'étranger au Temps en 1904. Il était, peu après, nommé professeur à l'Ecole des sciences politiques et, quelques années plus tard, chargé de cours à l'Ecole supérieure de guerre. Élu député de Seine-et-Oise aux élections de 1914, il servit aux armées pendant la première moitié de la guerre, notamment comme capitaine de chasseurs à pied, et mérita deux citations à l'ordre de l'armée. Ce fut au début de 1917 qu'il fut nommé haut-commissaire français aux Etats-Unis pour devenir, l'été dernier, commissaire général des affaires de guerre franco-américaines. Officier de la Légion d'honneur, M. André Tardieu est l'auteur de plusieurs ouvrages sur les questions diplomatiques, dont les principaux sont : La Conférence d'Algésiras, La France et les alliances, Notes sur les Etats-Unis et La crise d'Agadir. Il vient de publier : L'Amérique en armes.

LE TOURISME D'APRÈS-GUERRE

TOUS AU FRONT

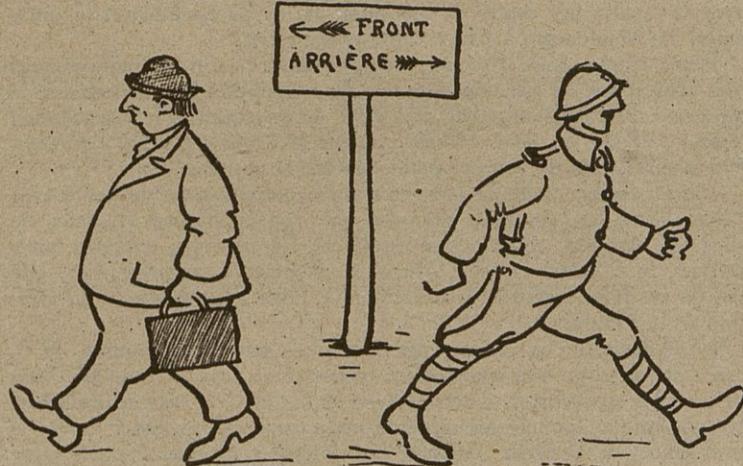
Maintenant que la guerre est terminée, on entend des gens qui se demandent avec inquiétude :

— C'est très joli de faire revenir les poilus. Mais où les caser ? Nous sommes déjà encombrés. Plus de logements vacants ; plus de places dans le métro. Ça va devenir la cohue, l'entassement !

Rassurez-vous, âmes crédules. Ce ne sera ni la cohue, ni l'entassement. Les poilus peuvent tous revenir, ils trouveront de la place. Car, par un mouvement d'échange tout à fait opportun, les civils iront au front.

C'est bien leur tour.

Non pas qu'il s'agisse d'un triomphe tardif et illusoire de la Ligue



UN MOUVEMENT D'ÉCHANGE ENTRE LE FRONT ET L'ARRIÈRE.

contre les embusqués. Si les civils se préparent à partir au front, ce n'est pas pour combattre, puisque la guerre est morte, mais pour visiter les lieux tourmentés et dévastés où se dépensèrent tant de patience, d'héroïsme et d'ingéniosité.

Suave mari magno...

a dit le poète latin. Il est doux, lorsqu'on est calmement installé dans un home confortable, de regarder la tempête, les flots écumants, les navires en détresse et l'anxiété des épouses. Mais il est plus doux encore, quand le cataclysme dévastateur s'est éteint, d'examiner d'un œil curieux et soulagé les résultats navrants du désastre. Sentiment de pur égoïsme, sentiment répréhensible et punissable, comme en témoigne ce jugement qui condamna un chauffeur de taxi pour s'être extasié devant des dégâts remarquables.

Dans un autre ordre d'idées, la visite du front s'impose aux civils comme un correctif nécessaire des opinions qu'ils ont formées sur la guerre. Jamais un civil — même un Parisien pendant les bombardements aériens et nocturnes — jamais un civil n'a pu se représenter la guerre d'une façon bien exacte. Il lui aurait fallu une imagination peu commune. C'est pourquoi la vue des champs et des villages ravagés, des bois fauchés, du sol éventré, des abris souterrains et des boyaux tortueux, des fils de fer barbelés, leur indiquera un peu mieux ce que fut l'existence du poilu et rapprochera leurs conceptions de la sauvage et terrible réalité.

Comme l'a fort bien dit un journaliste avisé, il faut taxer la curiosité de ceux qui ne se sont pas battus et faire en sorte qu'elle profite à leurs frères humains moins favorisés par la chance.

Il faut organiser la visite du front selon les lois et les méthodes les plus récentes du tourisme, pour qu'elle se fasse dans les meilleures conditions et qu'elle rapporte des bénéfices qui aideront les poilus à recommencer l'effort de vivre en paix.

C'est déjà parmi les anciens soldats qu'on devra prendre les guides indispensables. Ils auront seuls le droit d'expliquer telle affaire glorieuse.

Mais si, leur laissant suivre leur inspiration, on ne leur indiquait pas les endroits qu'ils doivent particulièrement montrer au public, nous pensons qu'ils se plairaient à retrouver non pas les lieux où ils ont affronté

davantage la mort ou davantage vaincu l'ennemi, mais ceux qui leur offrent quelque souvenir intime et cordial, ceux qui leur rappellent de petites joies impromptues, de puériles, d'innocentes satisfactions, ou même une plaisanterie piquée dans la trame douloureuse des jours comme une fleur vive sur un crêpe de deuil.

Faut-il garder intacte cette ligne continue qui va de la mer du Nord à la Suisse ? Ligne qui, à maint endroit, par suite des diverses offensives déclenchées de part et d'autre, se double et se triple. Est-il nécessaire de maintenir cette zone meurtrie, qui formera comme une barrière poignante et repoussante entre deux parties du même pays ? Ne serait-il pas préférable de garder, comme souvenirs immortels, quelques points choisis, ceux qui furent le plus souvent au communiqué : le chemin des Dames, la maison du Passeur, l'Hartmannswillerskopf, etc... une ou deux villes anéanties, comme Saint-Quentin, et, ruine sublime encore pleine de fierté, la cathédrale de Reims ?

On imagine mal un chemin de fer courant tout le long du front, pour permettre aux touristes de s'arrêter à leur guise en tel ou tel point. Tandis que les réseaux existants peuvent conduire, soit directement, soit avec un seul embranchement, aux points commémoratifs que l'on aura choisis.

Il va de soi que le chemin de fer n'est pas le seul mode d'accès qu'on puisse prévoir, et que les organisations commerciales de la V. F. (Visite au Front) auront intérêt à établir des services d'autobus les reliant, partout où cela sera nécessaire, aux centres voisins.

Pour ceux qui aiment les impressions fortes et les sensations brutales — on nous a toujours dépeint les Américains comme tels — des guides ingénieux pourraient exécuter des mises en scène de reconstitution (partielle, bien entendu).

Ainsi, au lieu de faire venir les touristes dans une automobile confortable jusqu'au lieu qu'ils désirent contempler, on pourrait, pour leur donner l'impression des relèves qui ne furent pas pour les poilus la partie la moins pénible de la guerre, leur faire faire le trajet par une nuit pluvieuse, sur les chemins défoncés et dans les boyaux noyés de boue liquide, avec vingt-cinq kilos sur l'échine, un fusil qui s'accroche aux claires, des musettes débordantes qui les coincent entre les parois. En leur rappelant délicieusement qu'à ces petites misères s'ajoutait la plupart du temps un tir d'efficacité soigneusement réglé par l'artillerie ennemie, on leur donnerait une idée de ce qu'ils ont évité grâce à leur âge, à leur faiblesse de constitution ou à leurs relations, et ils trouveraient sans doute un agrément vers à cette promenade.

Surtout si, au retour, ils sont reçus dans un hôtel bien aménagé, bien chauffé, où des domestiques bien stylés servent des repas bien préparés.

Il convient aussi de ne pas négliger la question des guides édités et des cartes postales.

Pour cette question l'influence d'un comité d'initiative composé de



DES CIVILS QUI ONT BESOIN D'ÊTRE ÉDIFIÉS PAR UNE VISITE AU FRONT.

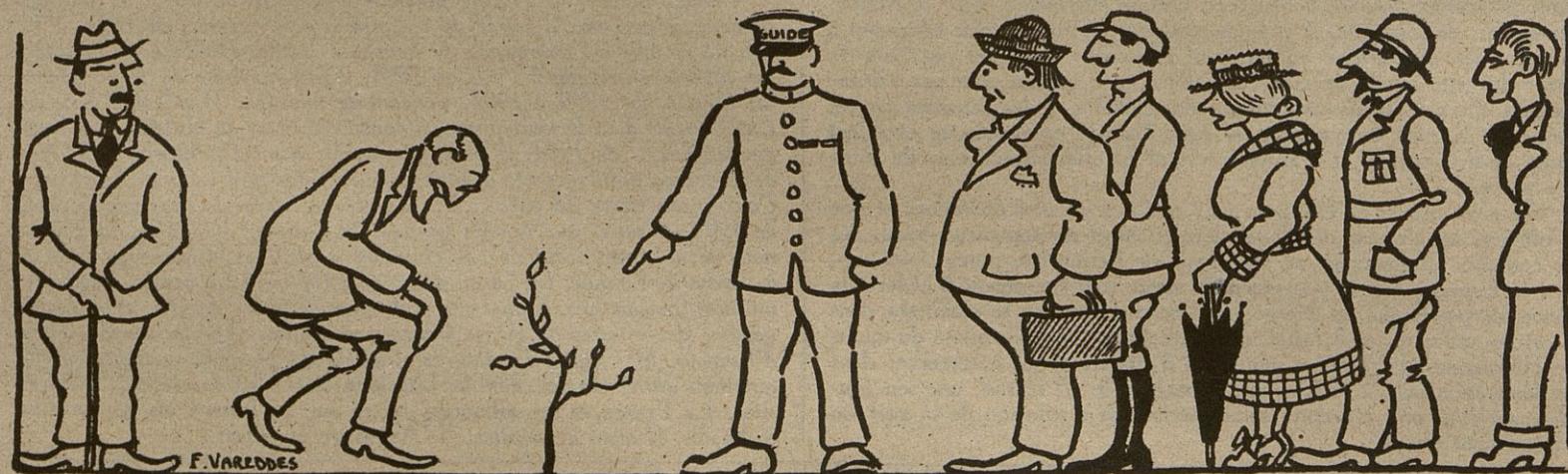
gens de goût ne peut être que bienfaisante. Il est si rare de voir des guides composés avec soin, dans un langage clair et simple, dans une disposition typographique élégante et nette ! Tout est important, depuis le choix du papier et le format jusqu'à la grandeur des illustrations.

On pourra se servir également, pour les cartes postales, des aquarelles, des dessins et des tableaux que furent, pendant qu'ils étaient au front, des artistes remarquables dont nous n'avons pas besoin de rappeler ici les noms.

Ces témoignages feront mieux que de retracer l'aspect de la nature bouleversée ; ils reproduiront l'effervescence et le tumulte inouïs de la guerre même.

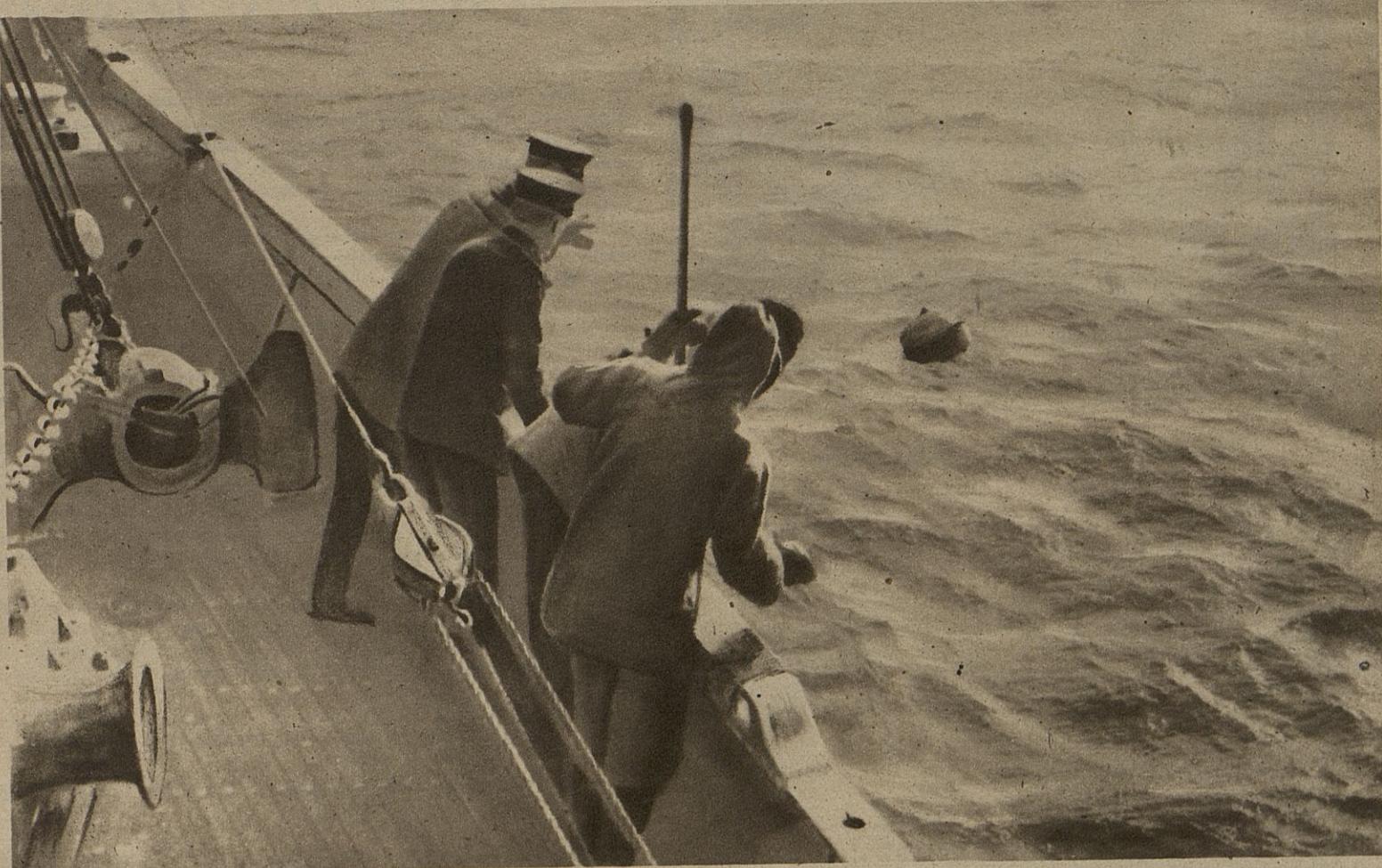
Espérons que bientôt tout sera prêt pour recevoir les visiteurs. On nous en a promis des milliers pour le printemps, qui viendront d'outre-Atlantique. Il faut qu'ils trouvent chez nous un accueil parfait — courtois, ce qui est bien ; confortable, ce qui est mieux.

RENÉ THIELL.



C'EST ICI QU'ON A RENCONTRÉ DES ARTIFLOTS QUI NOUS ONT REFILÉ UN BIDON DE PINARD...

AVEC LES DRAGUEURS DE MINES AMÉRICAINS



Sur le pont du dragueur, des officiers découvrent une mine dérivante que la vague roule dans leur direction. On pourra sans doute la faire exploser en lui tirant des coups de fusil ; cependant il sera prudent de manœuvrer de manière à s'écartier à tout hasard de son chemin. Ainsi sur les dragueurs, par tous les temps, il faut examiner la surface de la mer avec une attention continue et stricte pour se garder de rencontres de ce genre.



C'est pour les marins un rude et périlleux travail que de draguer les mines semées par les Boches sur les routes de la navigation. Dans la marine américaine, de nombreux destroyers y sont occupés sans relâche. Un procédé qu'ils emploient fréquemment consiste à se mettre deux par deux pour traîner entre deux eaux un câble dont chacun garde à bord une extrémité et qui cueille les mines au passage. C'est la manœuvre que préparent ces deux bateaux.



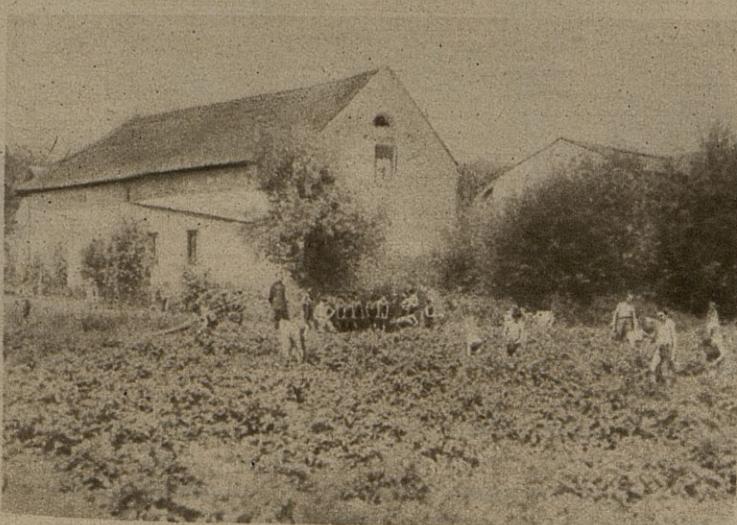
LA CLASSE SOUS UN HANGAR DANS LA FERME.



LES ENFANTS SE LIVRENT A LEURS JEUX.



UN INSTANT DE REPOS AVANT LE DINER.



LES ENFANTS SONT INITIÉS A LA CULTURE.

POUR LA RACE

Nous voici presque à l'anniversaire des jours terribles, des heures angoissantes que Paris vécut l'année dernière ; les obus des grosses Berthas commencèrent à tomber sur la ville le 23 mars et les bombardements par avions alternèrent avec ceux des canons à longue portée. Ce fut alors l'exode des Parisiens qui allaient mettre à l'abri, dans de lointaines provinces, leur famille.

Qui ne se rappelle encore le départ de ces longues théories d'enfants quittant, sous la garde de maîtres dévoués, les faubourgs aimés pour des campagnes plus tranquilles et plus sûres ? Après coup, d'aucuns ont prétendu que ce départ n'était guère utile : mais, en constatant les résultats obtenus, on peut affirmer que les Allemands ont rendu à la plupart de ces petits un service inespéré.

Ces enfants ont joué de la vie au grand air pendant cinq mois et ils en ont largement profité : la ville de Paris et les caisses des écoles ont donc fait un sacrifice qui a été utile et profitable à tous égards.

Nous n'en voulons comme exemple que celui de la première colonie mise en route : celle du Serverin (Isère), composée par la caisse des écoles du XIX^e arrondissement, grâce à la proposition spontanée de M. Edouard Herriot, maire de Lyon. Et puisque sous nos yeux tombe le rapport documenté et précis de M. Pelorson, inspecteur de l'enseignement à Belley, de qui dépendait cette colonie, nous nous empressons de le communiquer à nos lecteurs.

Nous espérons ainsi leur montrer qu'en France on fait de la bonne éducation morale et physique et que ce n'est pas là l'apanage des seuls pays étrangers. Il suffit de donner à nos instituteurs et à nos institutrices les moyens d'exécution et de les choisir comme furent choisis ceux et celles du Serverin.

Voici ce qu'écrit M. Pelorson qui, pour inspecter en détail la colonie du Serverin, a voulu y passer une journée entière — et tout voir.

Une visite à la colonie parisienne du XIX^e arrondissement au Serverin (Isère)

Je ne puis passer sous silence la visite que je viens de faire à la colonie scolaire du Serverin.

J'avais déjà eu, le 21 juin dernier, en examinant les candidats de cet établissement au C. E. P. E., l'occasion d'apprécier les efforts faits par le personnel pour l'éducation physique des jeunes Parisiens évacués à la colonie lyonnaise.

J'avais vu vingt-huit enfants exécutant avec un ensemble parfait des mouvements de gymnastique rationnelle, en chantant, au pas, alignés, sans effort apparent.

Surpris d'un tel résultat, j'ai demandé au directeur, M. Papillon, instituteur à Paris avant la guerre, de bien vouloir me montrer la colonie tout entière au travail. J'y suis arrivé un matin d'août ensoleillé et brillant. En haut d'une montagne abrupte, une ferme, des cours, des arbres, de la verdure, des cris joyeux d'enfants...

Un coup de sifflet ! Douze sections se rassemblent. Les élèves se dévêtent ; en cinq minutes, ils sont nus jusqu'à la ceinture ; les bretelles attachent les pantalons, quelques enfants sont en caleçon de bain. Un commandement bref. Les chants commencent ; d'abord un air lent pour la mise en route ; ensuite un rythme plus rapide ; et voici les deux cents enfants sur le stade. Oh ! le stade est très simple : un vaste pré où sept haies sont placées de 20 mètres en 20 mètres, avec au centre une piste pour les courses. Pas d'appareils coûteux et dangereux ; de petits drapeaux flottent gaîment au vent et marquent simplement le parcours.

D'abord, le saut collectif des haies : puis, au retour, la leçon de gymnastique respiratoire rationnelle de l'école militaire de Joinville-le-Pont, adaptée aux enfants de dix à treize ans ; trois mouvements d'ensemble parfait, puis des jeux. Mais des jeux sérieux, calculés, voulus, réfléchis.

Après une assez longue course des haies, près de 400 mètres, il faut du repos. Les élèves se dirigent donc une nouvelle fois, en ordre, vers leurs emplacements de jeux ; ils s'y rendent à saute-mouton, ou bien en se portant les uns les autres, et tout est organisé de telle sorte que chaque enfant produit à peu près la même somme d'efforts.

Les jeux sont terminés. Les enfants, sur l'ordre, se rassemblent de nouveau. Les groupes de muscles, non exercés dans la première partie de la leçon théorique, sont mis cette fois en action. Exemple : les muscles du cou, des jambes et des bras, ayant été intéressés dans la première partie, ne le seront pas dans la seconde, où travaillent seuls les dossiers, les rénaux et les abdominaux.

Nouveaux jeux, plus intenses en effort : on joue la quille, les barres, la mère Garouche ; jeux où il faut courir et donner beaucoup.

Au signal, rassemblement pour la troisième partie de la leçon. Cette fois, on passe à l'exécution de quelques mouvements de coordination des efforts. M. Papillon combine des mouvements à rythme lent de manière à éviter toute congestion locale, toute courbature, ce qui irait à l'encontre d'un bon entraînement physique. La leçon est terminée ; les enfants reprennent leurs marches en chantant, et après chaque chant, un mouvement, plusieurs fois répété, leur apprend à respirer profondément pour développer leurs poumons et leur poitrine.

J'ai vu les résultats de cet enseignement. L'augmentation du poids est en moyenne de 1 kg. 250 par mois ; la moyenne des différences des périmètres thoraciques, entre l'inspiration et l'expiration, est passée en trois mois de 1 c. 5 à 5 c. 5, l'augmentation moyenne de taille est de 5 centimètres. Les enfants sont droits ; ils regardent bien en face ; nulle crainte, nulle contrainte ; ils se rendent compte qu'ils travaillent pour eux ; ils savent pourquoi ils exécutent, avec cet ensemble merveilleux que je me

plais à signaler, les mouvements qui les fortifient, les disciplinent et doivent les aider à devenir des hommes. Ils apprennent à estimer l'effort individuel qui crée la toute-puissance de l'effort de la collectivité.

Je les ai vus livrés à eux-mêmes dans la cour : ils ont oublié les manières bruyantes et grossières, m'a-t-on dit, du début ; ils jouent paisiblement, ils se promènent en causant gentiment ; la politesse leur est devenue une habitude.

On a plaisir à leur parler, car ils ont confiance. On sent que l'influence morale des maîtres agit sur eux, même quand ils sont absents.

J'ai vu la classe en plein air. Un hangar, des tables, un bureau, une cour de ferme avec, dedans, les vaches, les poules. Ce fut dur, paraît-il, au début. Souvent d'austères leçons de géographie ou d'histoire furent égayées par des meuglements. Il arrivait qu'une poule trop pressée laissait tomber son œuf de trop haut, que des pailles remuées sur la tête des enfants les empêchaient de prêter une attention soutenue aux paroles des maîtresses. Celles-ci, qui savent leur métier, eurent vite pris le parti de couper net la leçon prévue et d'en composer une qui, pour être de fortune, était souvent plus profitable.

Au réfectoire, au dortoir, j'ai vu les mêmes deux cent vingt-cinq enfants, disciplinés, silencieux, accomplissant sans effort et sans rappel tout ce qu'on leur commandait.

Le directeur, à qui je demandais comment il obtenait des résultats si surprenants, me répondit simplement :

« Nous avons voulu, ensemble, un peu tous les jours, avec méthode, esprit de suite et justice ; et puis nous aimons nos enfants ! Nous nous sommes fait craindre d'abord, on nous a aimés ensuite. »

Que dire de plus ? J'ai pu me rendre compte encore une fois, après cette visite, que les enfants rendent en progrès, en respect et en affection tout ce qu'on leur donne en dévouement, en efforts méthodiques et persévérand.

J'ai été frappé des résultats que j'ai contrôlés, et j'ai considéré comme un devoir de vous confier ma joie d'avoir passé une journée si bien remplie et si intéressante au milieu de maîtres si dévoués et d'élèves si bien dirigés.

Je voudrais que ces lignes pussent tomber sous les yeux des parents que le bombardement a obligés de se séparer de leurs enfants. Combien ils seraient heureux et tranquilles !

Et si les petits Parisiens du Serverin lisent un jour ce compte rendu, ils sentiront grandir leur reconnaissance pour les maîtres de mérite si modestes et si distingués auxquels ils ont eu la bonne fortune d'être confiés pendant quelques mois.

○○○

Si nous ajoutons à ce rapport que ces mêmes enfants travaillaient deux heures par jour au potager dont ils mangeaient les légumes ; si nous racontions les promenades où ils faisaient leur cuisine eux-mêmes en faisant leurs 20 ou 25 kilomètres, avec un ordre, un entrain, une discipline qui ont frappé tous les habitants de La Balme, de Vertrieu, de Lagnieu, de Meximieux, etc. ; si nous ajoutons qu'en cinq mois il n'y a eu ni une maladie ni un accident, que ces mêmes enfants ont parcouru la campagne, où les fruits tentateurs ne manquaient pas, sans qu'aucune plainte ait été formulée à leur sujet, nous aurons accompli, nous aussi, notre devoir.

Ajoutons cependant qu'il n'est nullement difficile d'imiter à Paris et dans les grandes villes ce qui a été fait au Serverin. Cette question est d'autant plus actuelle que l'on se préoccupe sérieusement de rendre plus pratique, après la guerre, la fin de notre enseignement primaire.

Qu'on mette à la disposition de nos écoles urbaines de vastes terrains inoccupés, y compris les inutiles gazons de nos squares, et on trouvera toujours des professeurs dévoués pour entraîner nos enfants à devenir des hommes. Il suffit de « vouloir ».

Il semble d'ailleurs que l'on doive entrer dans cette voie : l'éducation physique, prônée par tant de voix qualifiées, va s'entourer de méthodes nouvelles. En effet, les professeurs et les instituteurs mobilisés ont été réunis en divers centres, à Fontainebleau pour l'artillerie, à Antibes, à Joinville, pour l'infanterie, afin d'apprendre une nouvelle méthode d'éducation physique, qui a essentiellement pour but de développer harmonieusement tous les muscles, tous les organes, toutes les facultés de l'enfant et cela en le distrayant, en l'amusant. La gymnastique suédoise, trop sèche, ennuyeuse, serait remplacée par des jeux, des rondes, des exercices d'imitation. Les professeurs et les instituteurs ont été initiés à ces exercices enfantins. Ainsi on a vu de grands gaillards mener une ronde vive et joyeuse aux accents de « Il pleut, il pleut bergère » ou « Sur le pont d'Avignon ». Puis le jeu « Les mains brûlent », où les élèves sont placés face à face, deux à deux, l'un mains en dessus, l'autre mains en dessous : le premier part subitement et alors le deuxième essaie de lui frapper rapidement sur les mains, — ou bien une ronde fermée avec deux prisonniers qui essaient de s'échapper malgré leurs geôliers soit par dessus, soit par dessous les bras.

Dans les exercices d'imitation, voici le « Héron » dont nous donnons ci-contre une photographie. Il se fait alternativement sur les deux jambes et sans aucune rigidité ; c'est un exercice d'équilibre.

Jeux de ballon : le « Volley-Ball », nouveau jeu d'importation américaine ; il nécessite un terrain de 20 mètres sur 10, deux perches, un filet et un ballon de 250 grammes que l'on joue seulement à la main ; très élégant, demandant agilité, résistance et coup d'œil, ce jeu est accessible aux dames comme aux jeunes gens ; le « Basket-Ball » dont nous donnons une photographie : l'arbitre est ici le professeur P. R. Carpenter, l'Américain directeur des sports des Foyers du soldat.

Nous pourrions encore citer la « Marche des gendarmes », avec gestes exagérés pour délier les articulations ; le « Pendule » qui a pour effet de fortifier les muscles du tronc.

N.-B. — Les clichés du Serverin sont dus à l'amabilité de M. Gaymard, photographe à Lagnieu (Ain), ainsi qu'à M^{me} Gigaut et Lenain, institutrices à la colonie.



LES ENFANTS COURENT SUR LE STADE.



ON PRÉPARE LA CUISINE EN PLEIN AIR.



LE JEU DU « HÉRON » PAR DES INSTITUTEURS MOBILISÉS.



PARTIE DE « BASKET-BALL » ARBITRÉE PAR P.-R. CARPENTER.

LES MANIFESTATIONS ITALIENNES A FIUME



Le premier navire allié qui pénétra dans le port de Fiume après l'armistice fut le torpilleur italien « Stocco », envoyé pour occuper le port. Les Italiens étaient venus en foule sur le quai pour souhaiter la bienvenue à leurs compatriotes. On peut se figurer leur enthousiasme en voyant flotter les couleurs de leur patrie sur les eaux de ce port où, naguère encore, dominait le pavillon austro-hongrois.



En apprenant la fin de la guerre, la population vint manifester sa joie sur la place Dante, dont le centre était occupé par un orchestre. On en voit le pupitre. Toutes les fenêtres sont pavoisées : un immense drapeau italien est tendu en travers de la place. Ce fut une journée telle que Fiume n'en avait encore jamais vu. Dans le médaillon, la foule va au devant des Italiens avec des drapeaux.



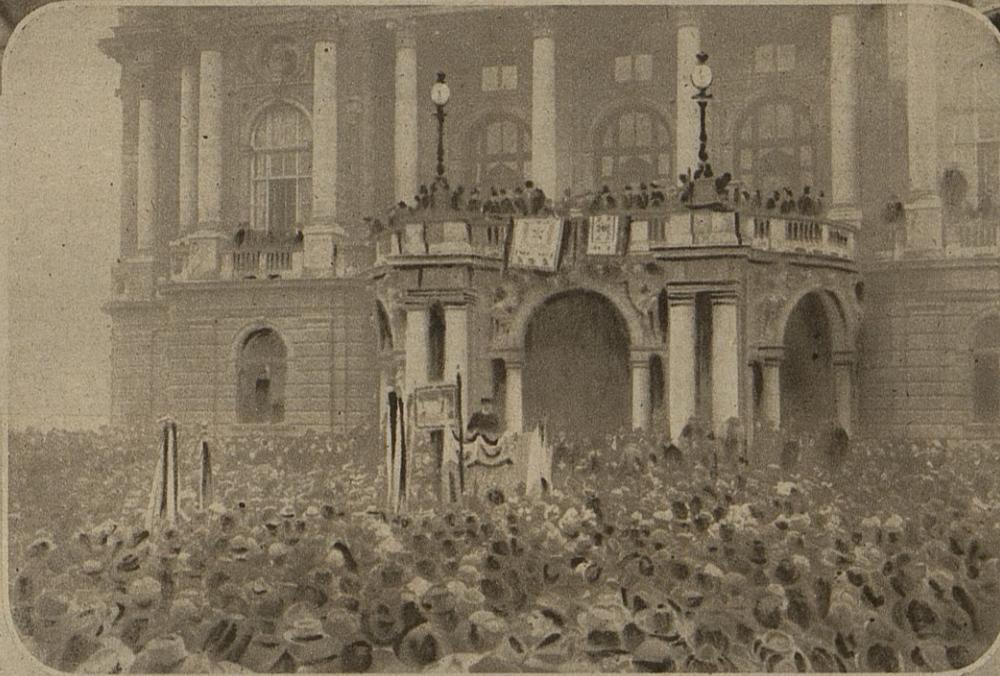
Avec une insistance égale, l'Italie et le nouvel Etat yougo-slave revendiquent la possession de Fiume, en vertu du principe des nationalités, sans parler d'autres raisons que chacun a à faire valoir et sur lesquelles va se prononcer la Conférence de la Paix. Quant à la partie italienne de la population de Fiume, elle a affirmé son attachement à son pays par de nombreuses manifestations dont celles-ci sont parmi les plus caractéristiques.

LES MANIFESTATIONS YOUGO-SLAVES A AGRAM



Une foule immense a acclamé les divers orateurs au cours des manifestations par lesquelles les Yougo-Slaves exprimaient aussi leur bonheur de n'être plus sujets des Autrichiens.

C'est surtout devant l'Hôtel-de-Ville, que montre le médaillon ci-contre, que l'on vit se dérouler les plus imposantes manifestations. Le monument était richement orné et pavoisé.

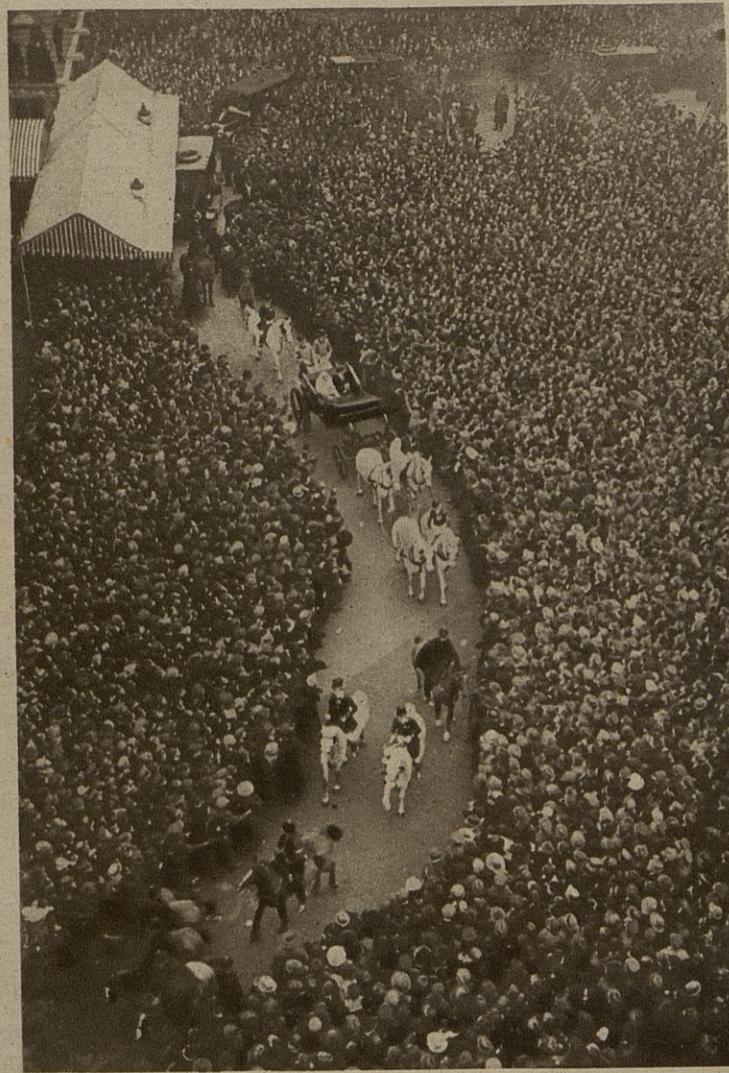


La Conférence de la Paix a entendu, le 18 février, les revendications du nouvel Etat serbo-yougo-slave. Elles s'étendent à certains territoires également réclamés par l'Italie, notamment à Trieste et Fiume. Ces parties du programme yougo-slave ont été soumises à l'examen de la Commission des Dix. A Agram, en Croatie, capitale du nouvel Etat, de grandes manifestations ont eu lieu pour le rattachement de Fiume à la Yougo-Slavie. Voici la foule autour d'un orateur.

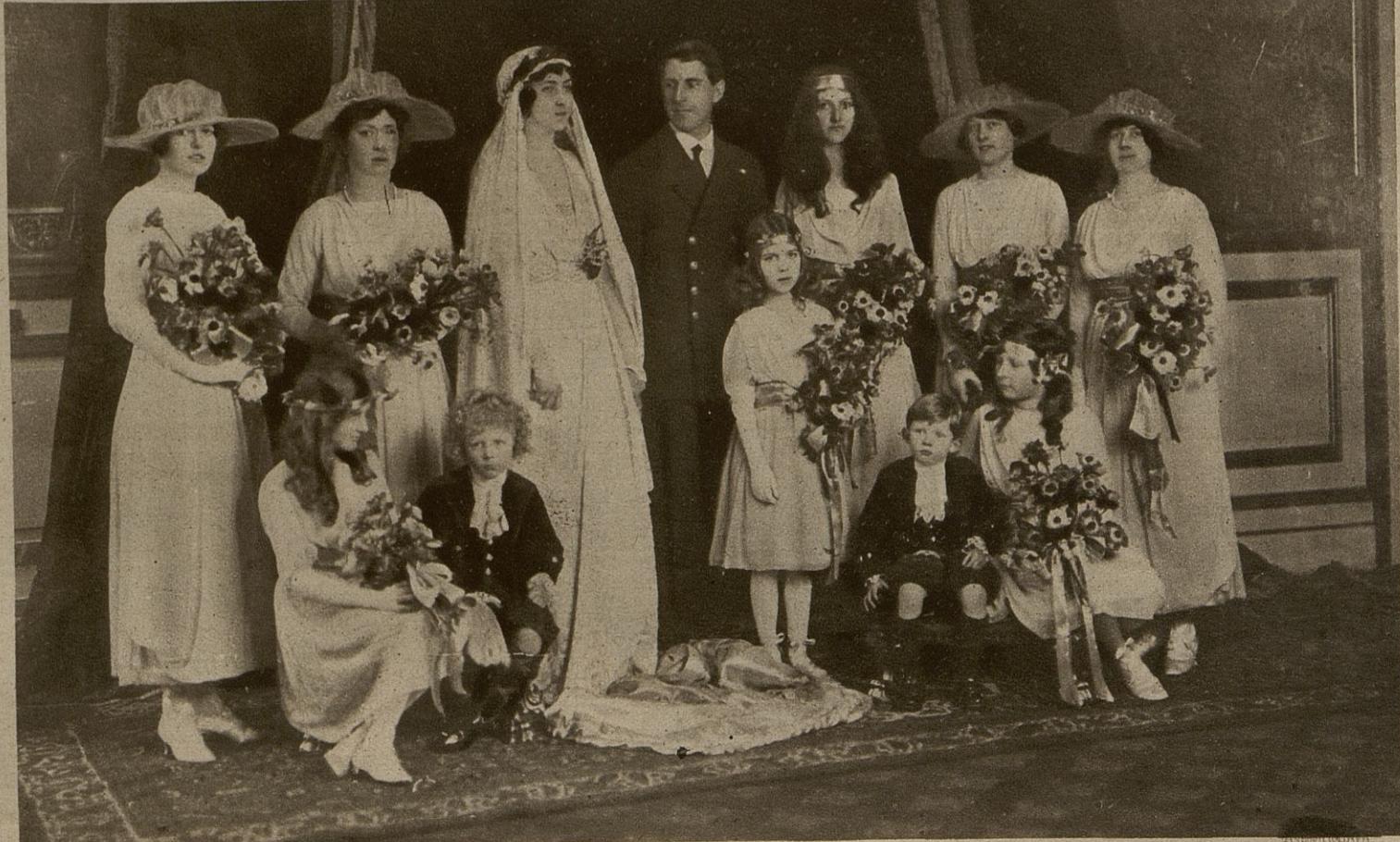
LE MARIAGE DE LA PRINCESSE PATRICIA



Le mariage a été célébré en grande pompe à l'abbaye de Westminster : pour épouser l'Hon. Alexandre Ramsay, avec qui on la voit ici, la princesse a renoncé à tout titre et aux priviléges du rang royal.

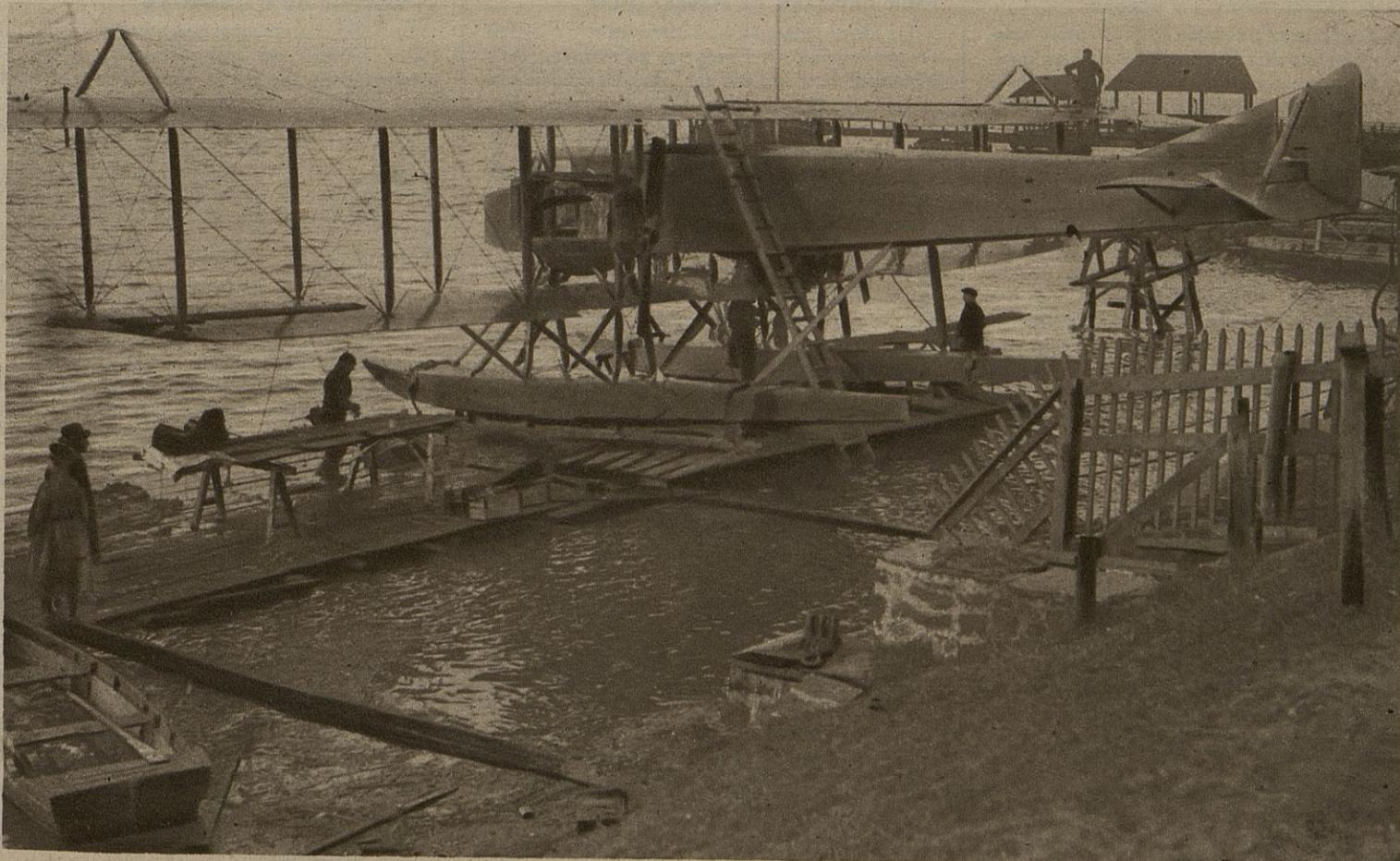


Le roi, la reine d'Angleterre, toute la famille royale, les ambassadeurs alliés et les principaux amiraux et généraux assistaient au mariage. Une foule immense se massait sur le parcours du cortège.



La princesse Patricia de Connaught, la « princesse Pat » comme l'appellent les Anglais, cousine germaine du roi Georges V, a épousé à Londres, le 27 février, le « commander » Alexandre Ramsay. Voici les jeunes mariés entourés des demoiselles d'honneur et des pages : ce sont, à gauche de la princesse, lady Jean Ramsay et lady Victoria Cambridge ; à gauche du marié, lady Ida Ramsay, lady Helena Cambridge, la princesse Maud ; au premier rang de gauche à droite, la princesse Mary, l'Hon. Simon Ramsay, la princesse Ingrid, le comte de Macduff, lady May Cambridge.

L'AVION AMÉRICAIN QUI VA FRANCHIR L'ATLANTIQUE



Un aviateur suédois bien connu, le capitaine Hugo Sunstedt, va tenter de traverser l'Atlantique de l'ouest à l'est sur cet hydravion dont on vient d'achever la construction à Bayonne (New-Jersey). L'envergure de l'appareil atteint 30 mètres ; pourvu de deux moteurs Liberty à six cylindres, de 440 chevaux, il pourra faire 80 milles à l'heure. Le poids total, sans passagers ni essence, est d'environ 3.740 kilos. La nacelle peut recevoir quatre passagers.



Le capitaine Hugo Sunstedt a eu la charmante pensée de donner sa fiancée pour marraine à son hydravion, lequel a reçu le nom de « Sunrise » : lever de soleil. Voici M^{me} Erna Steinway brisant, pour baptiser l'appareil, une bouteille de champagne sur la membrure. Le pilote projette de se rendre d'abord de Bayonne à Terre-Neuve et de là, dès que les conditions atmosphériques le permettront, il prendra son vol pour l'Europe qu'il compte atteindre en 22 heures.



ECHOS



LE PLUS ANCIEN RÉCIT DU DÉLUGE

Le témoignage historique le plus ancien relatif à la tradition du déluge a été trouvé sur quelques tablettes en argile impressionnées par des coins portant des caractères gravés et qui ont été trouvées en Babylonie peu de temps avant la guerre.



Ces tablettes nous donnent le récit des Sumériens, peuple qui habitait la Mésopotamie il y a plus de quatre mille ans. C'est aux Sumériens que les Juifs prirent la tradition tout entière. Le récit sumérien dit que la pluie fit rage sept jours et sept nuits. La terre fut submergée, mais auparavant une barque avait été construite. Les inondations étaient chose fréquente en Mésopotamie, mais non en Palestine. Ainsi le plaigneur juif parle-t-il de quarante jours et nuits de pluie pour rendre la chose vraisemblable sous le climat de la Palestine. Mais ce n'est pas en Palestine du tout qu'a eu lieu l'inondation demeurée célèbre sous le nom de déluge.

L'UTILISATION DE LA CHALEUR SOLAIRE

Il y a plus de vingt ans, raconte C. Flammarion, il y avait sur la table de travail de M. Ceraski, directeur de l'observatoire de Moscou (dans quel état les bolcheviks ont-ils dû mettre cela ?...), une petite sonnette qui carillonnait sous l'action du soleil, grâce à une pile thermo-électrique.

Celle-ci consistait en éléments construits de la façon que voici : une petite plaque en cuivre rouge bien enfumée destinée à recevoir les rayons du soleil, à laquelle sont soudés une tige d'un alliage de zinc et antimoine et un bout de fil en argentan. En coulant la tige d'alliage on introduit dans la masse quelques minces fils de cuivre qui prennent la température de l'air ambiant. On enferme les éléments dans un cadre en bois et on fait les soudures nécessaires pour établir une pile thermo-électrique. Les bouts noirs et chauds sont à la surface, sous une glace ; les bouts froids dépassent à l'air libre. Telle quelle, cette pile permet d'atteindre des différences de température de 50° entre les deux bouts.

En pays de montagne, où il fait froid et où les rayons solaires sont plus forts, on peut s'attendre à des différences plus fortes encore et à un captage d'énergie considérable. La pile thermo-électrique deviendra-t-elle industrielle dans ces conditions ou d'autres encore ?

LA VALLÉE DES DIX-MILLE-FUMÉES

Dans l'Alaska il y a un volcan puissant, au mont Katmai, dont une partie, du reste, a été projetée dans les airs en juin 1912 et épargnée sur le territoire environnant.

Dans les parages immédiats de ce volcan se trouve la vallée des Dix-Mille-Fumées, couvrant une étendue d'environ 100 kilomètres carrés. Cette vallée jusqu'en 1912 était une vallée couverte de pâturages. En 1912, elle a été coupée en tous sens par des centaines de fissures par où s'échappent, comme de plusieurs millions d'évents volcaniques, des colonnes de vapeurs chaudes de toutes dimensions, pouvant atteindre 1.500 ou 2.000 mètres de hauteur.

Le sommet de cette vallée est chaud. On ne peut mettre un thermomètre à 15° centigrades de profondeur en terre sans qu'il monte à 100° C. Toutes les fumées qui s'échappent, petites et grandes, sont très chaudes. Ces 100 kilomètres carrés constituent un four permanent. Il n'y a pas de sources chaudes ; ceci s'explique par la chaleur du sol. L'eau ne peut y rester liquide : elle s'y vaporise. Les événements les plus importants émettent une vapeur assez chaude pour amener le mercure à l'ébullition : il faut des pyromètres pour mesurer la température.

Les fumées se composent de vapeur d'eau et aussi de vapeurs de corps divers qui se déposent autour des orifices. Certains de ces corps peuvent être utilisables industriellement.



POUR DÉTRUIRE LA FIÈVRE JAUNE

La fièvre jaune qui a, à diverses fois, fait des promenades en Europe et en Afrique, en y répandant la mort, est une maladie épidémique et contagieuse, ayant son foyer permanent dans l'Amérique du Sud. C'est toujours de l'Amérique du Sud que partent les épidémies : c'est là que le microbe existe de façon permanente pour, de temps à autre, se répandre sur le monde, promené par des sujets qui se mettent en voyage sans se savoir infectés et qui répandent le germe virulent sur leur passage. On arriverait à détruire le microbe dans son foyer permanent qu'à coup sûr on supprimerait totalement la maladie.

Le foyer permanent commence à être assez bien connu. Divers centres seraient à Guayaquil, dans l'Équateur, dans une partie de la côte sud de la mer des Caraïbes, sur une partie de la côte nord du Brésil, enfin un certain foyer existerait sur la côte occidentale de l'Afrique.

Une commission sanitaire internationale a travaillé à délimiter ces foyers : on allait se mettre à détruire le microbe dans ces centres par les moyens connus, mais la guerre a arrêté les opérations.

À la paix on reprendra celles-ci ; on entreprendra la guerre contre le microbe de la fièvre jaune et il est permis de croire que par une campagne rationnelle on arrivera à extirper le mal, à supprimer définitivement la fièvre jaune.

LES ANIMAUX SAVENT-ILS SE SERVIR D'OUTILS ?

Il ne s'agit pas de savoir s'ils peuvent imiter l'homme dans l'emploi d'outils. Là-dessus pas de doute : ils le peuvent et de nombreux exemples le démontrent. La question est de savoir si d'eux-mêmes ils peuvent s'emparer d'un objet et le faire servir à une fin.

Évidemment le cas est plus rare. Mais il se présente et dans un ouvrage des plus curieux sur



La Vie psychique des insectes, M. G.-R. Bouvier, le très distingué professeur au Muséum, cite deux exemples. L'un se rapporte à des fourmis de l'Inde et du Brésil qui utilisent leurs propres larves comme pots de colle. Ces larves suintent un liquide collant et les adultes utilisent cette propriété pour la construction de leur nid. Elles saisissent les larves et les emploient à coller par les bords les unes aux autres les feuilles entourant le nid.

L'autre se rapporte à un crabe de l'Océan Pacifique, du genre *melia*. Celui-ci emploie comme outil une anémone de mer. Les anémones lancent des décharges urticantes au moyen desquelles elles paralysent leurs proies : le crabe utilise cette propriété. Il empoigne une anémone et la promène avec lui pour paralyser les petits animaux dont il se repaît. L'habitude doit être ancienne, car elle se présente chez tous les individus et ceux-ci offrent une curieuse modification des pinces permettant de tenir mieux l'anémone. On cite encore un insecte qui se sert de petites pierres pour damer les parois de sa galerie. Mais ce n'est pas chez lui une habitude constante.

CARTOGRAPHIE BOCHE

Une revue anglaise bien connue et appréciée, *Nature*, fait observer que les documents pris par les troupes anglaises au service topographique boche en déroute démontrent une infériorité marquée des cartographes d'outre-Rhin. On aurait cru le contraire : ils avaient si abondamment et bruyamment proclamé leur génie. C'est ainsi qu'en fait de cartes de France ils n'avaient que la carte de l'état-major agrandie pour en faire une carte au cinquante millième, après addition de contours d'après les hachures de l'original. Comme levé topographique ils n'ont jamais rien fait de bon à l'avant : ils n'ont travaillé à peu près proprement que fort loin de tout danger. Il faut observer encore que les Boches étaient très en retard sur les Anglais en ce qui concerne le repérage par le son.

En somme, le service géographique n'était pas scientifiquement organisé.

L'INDUSTRIE DE L'ALUMINIUM

En 1855, l'aluminium constituait un métal précieux. Obtenu par voie chimique, au prix de manipulations longues et dispendieuses, il valait alors 1.250 francs le kilo, et pour en avoir cette quantité il fallait la commander longtemps à l'avance.

En 1886, grâce aux progrès industriels, ce métal ne coûtait plus que 87 fr. 50. En 1911, le prix était tombé à 1 fr. 25.

Ceci a eu lieu grâce au four électrique qui, avec les 4.000° C. qu'il dégage, permet d'obtenir facilement la réduction de l'aluminium par le charbon.

Ainsi a été fondée une industrie nouvelle en France où celle-ci trouvait des facilités particulières. Car nous avons, dans le Var, la bauxite, minerai d'aluminium, et à côté la houille blanche fournit le courant nécessaire à la réduction.

L'aluminium a mille emplois divers : on en fait nombre d'ustensiles et objets. Il nous permet encore de réduire nos achats de cuivre à l'étranger, car il est bon conducteur d'électricité et remplace avec économie le cuivre comme moyen de transport de l'électricité. L'aluminium en mélange avec d'autres corps fournit des alliages précieux dont le dur aluminium, presque aussi résistant que l'acier, employé dans la construction des avions et des autos, et d'autres servant à faire des plaques de blindages. A la guerre l'aluminium a encore joué un rôle comme élément de certains explosifs. Ce métal, en apparence si doux, peut avoir des réactions terribles.

L'AIR DU SOL

Il y a de l'air dans le sol, dans les intervalles vides entre les parcelles solides. Les agronomes ont eu la curiosité de connaître la composition de cet air et ont constaté qu'il est extraordinairement riche en acide carbonique, particulièrement dans un sol ayant reçu du fumier.

Boussingault, autrefois, a trouvé dans le sol cultivé 9 litres d'acide carbonique par mètre cube d'air, soit vingt-deux ou vingt-trois fois ce qu'en contient l'air normal. Dans un sol récemment fumé on a trouvé 98 litres d'acide carbonique au mètre cube, soit deux cent cinquante fois ce qu'en contient l'air atmosphérique. Cette abondance est due aux combustions respiratoires se faisant dans le sol, et aussi au fait que le renouvellement de l'air souterrain est très lent et difficile, naturellement.

LA NOURRITURE DU PIGEON RAMIER

On a souvent discuté pour savoir si le ramier est nuisible à l'agriculture. Une seule méthode permet de répondre : celle qui consiste à tuer des ramiers à différents moments de l'année et à voir ce qu'ils ont dans... le tube digestif, ce dont ils se nourrissent. Par là on voit s'ils se nourrissent de plantes utiles.

D'après un observateur anglais qui a fait l'expérience, le ramier mangerait énormément de graines de la graminée bien connue l'*atriplex*, herbe envahissante et malfaiteuse. Il en a compté 8.000 graines dans le tube digestif d'un même ramier. Avec cela il y avait bien une douzaine de graines de vesce, et quelques bouts de feuilles de trèfle : pas même de quoi faire une feuille entière.

Dans ces conditions, le ramier est beaucoup plus utile que nuisible. Mais aux autres saisons (l'observation se faisait en avril) que mange-t-il ? C'est ce qu'il faut voir. A certains moments une espèce peut être peu nuisible parce qu'il n'y a pas de cultures utiles auxquelles elle puisse faire du tort ; mais sa discréption en ce cas relève de la nécessité, non de la vertu. A d'autres, l'herbe tendre peu tenter le ramier : l'herbe tendre, c'est-à-dire la plante utile.

EN BOCHIE⁽¹⁾

CARNET DE ROUTE D'UN SOUS-OFFICIER DE HUSSARDS (SUITE)

Landau, janvier 1919.

Décidément, mon ami Louis D..., le reporter, me suit, et lui que je n'avais jamais eu le plaisir de rencontrer pendant quatre ans et demi de guerre, je l'ai retrouvé ici ce matin.

Comme mon régiment n'arrive à Landau qu'après-demain, j'ai décidé que je profiterais de ma liberté pour filer avec lui, demain, à Pirmasens.

En attendant, dans ce pays de la faim — et c'est un plaisir pour moi que d'insister là-dessus — nous avons fait un excellent déjeuner pour dix marks à nous deux, dans le meilleur restaurant de la ville, et un excellent dîner pour le même prix.

Et ce vieux thé de cinq heures ! En avons-nous englouti des gâteaux à la crème, des tartes aux pommes et des « kuchen » aux confitures !

Oui, le pain est noir et lourd, mais les gâteaux sont blancs et savoureux ; on en trouve de mille sortes et pour tous les goûts.

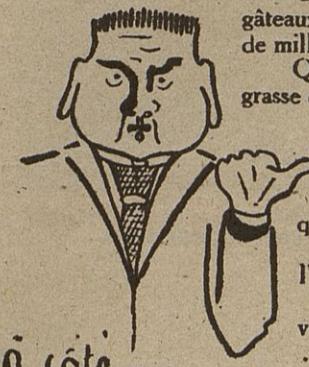
Que comprendre à cela ? J'interroge la grasse et florissante pâtissière.

— Comment se fait-il que, manquant de tout, vous arriviez à faire de si bonnes choses ?

— Oh ! ici, on a à peu près ce qu'il faut... mais ailleurs !...

Ainsi, ce n'est jamais là où l'on est que l'on meurt de faim, c'est toujours à côté.

Dites donc, les Boches, est-ce que vous vous ficheriez de nous ?



à côté...

J'étais rentré ce soir avec l'intention de me coucher plus tôt, mais mon Boche, celui dont je suis l'« agréable ! » locataire, m'a fait demander si je voulais bien passer quelques instants avec lui.

Pourquoi aurais-je refusé ? On apprend toujours quelque chose de nouveau, d'imprévu et de drôle avec ces sinistres oiseaux-là...

Il m'a offert de la bière et des cigares que je n'ai pas acceptés, bien entendu, et nous avons causé, causé de la guerre... comme toujours.

Dire que j'avais été assez naïf — je ne suis pas le seul, c'est ce qui me console — pour croire que les Boches avaient été vaincus, battus, rossés. Mais pas du tout !

Ce n'est que par « humanitarisme » qu'ils ont cessé l'effroyable tuerie. Au train où ils allaient, nous n'aurions pas tardé à ne plus exister et comme ils n'ont jamais, jamais souhaité l'anéantissement de la France, de l'Angleterre ou de l'Amérique, les bons apôtres, ils ont trouvé qu'il était vraiment temps de sonner « l'extinction du feu ».

Mon propriétaire, l'ober-leutnant W..., me prend évidemment pour une brave andouille et, bien que je sois modeste comme la plus modeste des violettes, je suis obligé d'avouer qu'il exagère un peu.

On le sait, les Allemands se considèrent comme le plus intelligent et le plus instruit des peuples du monde. Ils sont supérieurs en tout et dans tous les arts, mais c'est surtout en musique qu'ils excellent — d'après eux, bien entendu.

Il est de fait que les Boches sont musiciens, ou mieux, que la musique est beaucoup plus répandue chez eux que chez nous.

Ainsi, par exemple, il n'est presque pas de cafés ou de bars où la « mādchen », simple fille de brasserie, ne soit capable de se mettre au piano et de jouer tous les airs à la mode... Mais ça vous a un bon petit goût de manivelle qui donne une envie folle de mettre une pièce de dix « pfennig » dans la bouche de la « Fräulein » quand le morceau est fini.

Après avoir bu un dernier verre de bière, l'ober-leutnant W... s'est dirigé vers son « klavier » et s'est mis à taper dessus avec frénésie... Il a chanté aussi, l'animal !

Et tout à coup il s'est tourné vers moi :

— Connaissez-vous ce délicieux cantique ?

Ses doigts se sont promenés lentement et amoureusement sur les touches.

Si je connais ça, grotesque Teuton ?... C'est le *Deutschland über alles*.

— Non, je ne le connais pas...

Mais voulez-vous me permettre d'en jouer un que je ne trouve pas mal et que je sais bien ?

J'ai pris tranquillement la place de mon propriétaire et je lui ai joué tout simplement la *Marseillaise*.

Il est resté aussi ahuri que si l'ex-rapide Berlin-Constantinople était passé tout à coup en sifflant dans sa chambre.

Alors je me suis levé et, tout en prenant congé, je lui ai dit :

— C'est beau ça, hein ? C'est un cantique d'allégresse et de vic-

(1) Voir les numéros 221, 222, 223, 225, 226 et 229 du *Pays de France*.

toire ! Entre nous, ce que vous m'avez joué tout à l'heure, ce n'est pas mal, mais c'est un peu messe des morts !... Non, c'est un air qui n'est plus de mode.

Sur ce, je l'ai quitté.

Et maintenant que je n'ai plus rien à noter, au lit, car il faut que je me lève de bonne heure pour filer demain à Pirmasens.

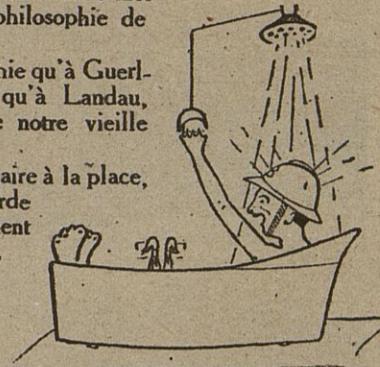
Landau, janvier 1919.

Pirmasens, aux quatre collines, aux innombrables manufactures de godillots, de bottes et de souliers, n'est pas une jolie ville du tout. Elle est longue comme un jour sans pain, triste comme mort quand il pleut et noire comme la philosophie de Schopenhauer.

Ici, l'on est encore plus en Bochie qu'à Guerlafangen et surtout beaucoup plus qu'à Landau, embellie par quelques vestiges de notre vieille architecture française.

Mon ami, Louis D..., ayant affaire à la place, je suis allé l'attendre au corps de garde qu'occupent des dragons. Ils tiennent garnison ici et ne s'en plaignent pas.

Comme toujours et partout, les habitants sont d'une amabilité qui tend vers la platitude et nos poilus sont logés comme des princes.



...et une salle de bains...

Le sous-officier chef de poste, bon camarade, m'a donné l'adresse de son « appartement » pour le cas où nous viendrions les relever ici.

— Tu verras comme c'est chic, mon petit père !

Mon Dieu, malgré la perspective d'un salon « à la Munich », d'une chambre luxueuse et d'une salle de bains, faites que cela ne soit pas et que nous ne venions jamais échouer à Pirmasens !

Et pendant que j'attends Louis D..., un grand diable de dragons rentre en trombe au corps de garde. Quelques camarades l'entourent aussitôt et, bien qu'il ne parle pas très haut, je l'entends qui dit :

— Y a bon ! Cette nuit, la chasse a donné cent cinquante marks. Ce qu'il a été content et épate, ce pauvre Gaudinet !

Gaudinet ! mais je connais ça, moi ! N'est-ce pas un brave type qui fut très grièvement blessé au Kemmel ?

Je demande des nouvelles de Gaudinet et, puisque je m'intéresse à lui, on n'hésite pas à me donner l'explication de cette simple phrase : « Ce qu'il a été content et épate, ce pauvre Gaudinet ! »

Voici la chose :

Les Boches doivent rentrer chez eux et ne plus circuler dans les rues à partir de 21 h. 30. Une patrouille, dès cette heure-là, est chargée de ramasser les trainards qui hérissent incontinent d'une nuit de « violon » — j'ai noté déjà qu'ils aimaient beaucoup la musique — et de soixante-dix marks d'amende.

La femme et les deux enfants de Gaudinet, gars du Nord, qui fut dépouillé de tout par les Allemands, sont malades, très malades même, et chez lui c'est la misère.

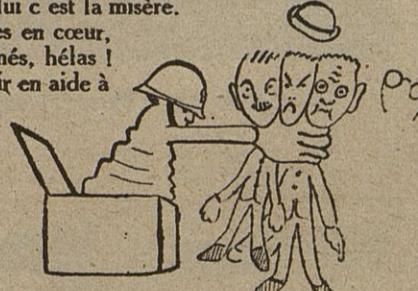
Si les « copains » sont riches en cœur, ils ne sont pas toujours très fortunés, hélas !

Cependant ils ont voulu venir en aide à leur camarade et voilà ce qu'ils ont imaginé.

D'aucuns jugeront peut-être sévèrement leur conduite... C'est le plus chaleureusement du monde que je leur donnerai tort à ceux-là.

Les Boches sont de gros, de gros malins ; cependant, avec nos poilus, ils n'ont rien à faire.

...a mis le grappin sur trois Boches.



C'était si simple qu'ils y avaient pensé, les astucieux Teutons... Dès que la patrouille régulière était passée, ils s'en donnaient à cœur-joie, allaient et venaient, sortaient de chez eux ou, d'un pas léger et malicieux, j'oserais dire, y retournaient en riant *in petto* du bon tour qu'ils jouaient aux autorités françaises.

Alors, mes dragons ont tout simplement fait une patrouille de « volontaires », une patrouille irrégulière, bien entendu, qui, bondissant à l'improvisé et dans la nuit, a mis le grappin sur les trois premiers Boches venus — ils étaient dodus et gras comme de jeunes cailles, paraît-il — et les a « embarqués » le plus sérieusement possible.

En route, c'était dans le programme, un des « patrouilleurs » a émis cet avis que, pour une cinquantaine de marks, si le brigadier n'y voyait pas d'inconvénients, on pourrait peut-être... qu'enfin... qu'après tout !...

Un des trois « Pirmasensois » a compris... ; il a vu là un excellent moyen de gagner vingt marks — puisque l'amende est de soixante-dix marks — et de passer une excellente nuit dans son lit... Il a expliqué la chose à ses deux compatriotes...

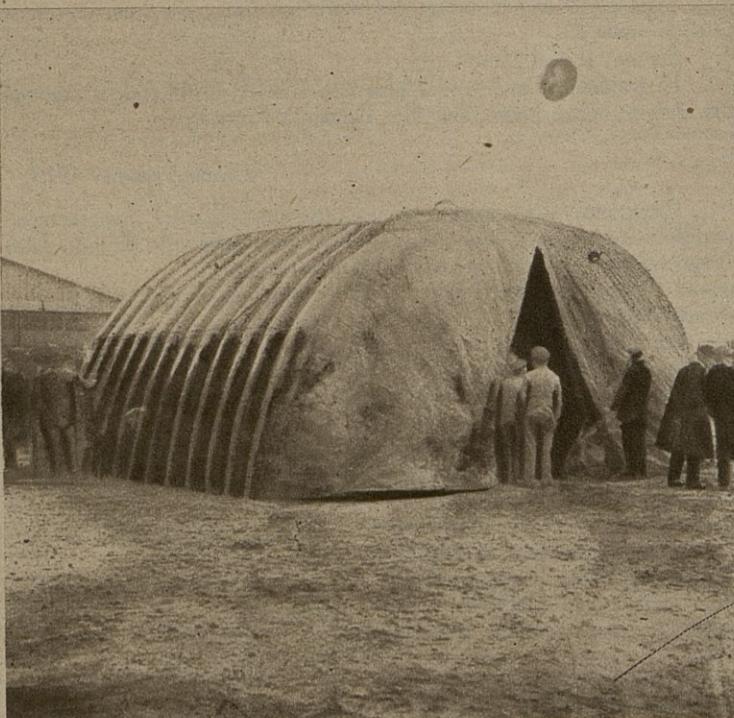
A la lueur d'un globe électrique, les portefeuilles se sont ouverts, les billets ont été comptés et les Boches ont été rendus à la liberté.

Bon voyage à ces Messieurs et puisse l'argent dont ils ont été si gentiment... « soulagés »... apporter quelques soulages à M^{me} Gaudinet et à ses enfants.

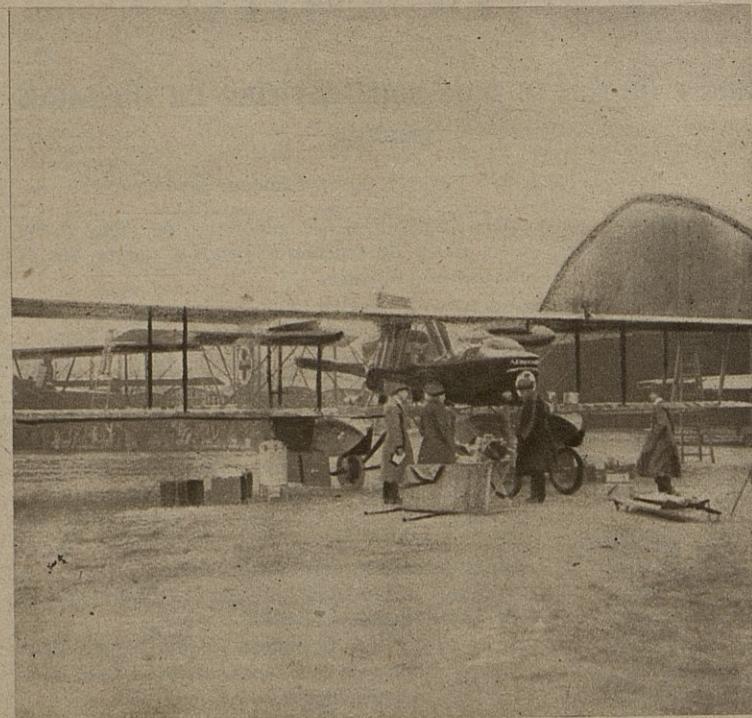
...Et puis, après tout, ils n'avaient qu'à être chez eux à 21 h. 30.

(A suivre.)

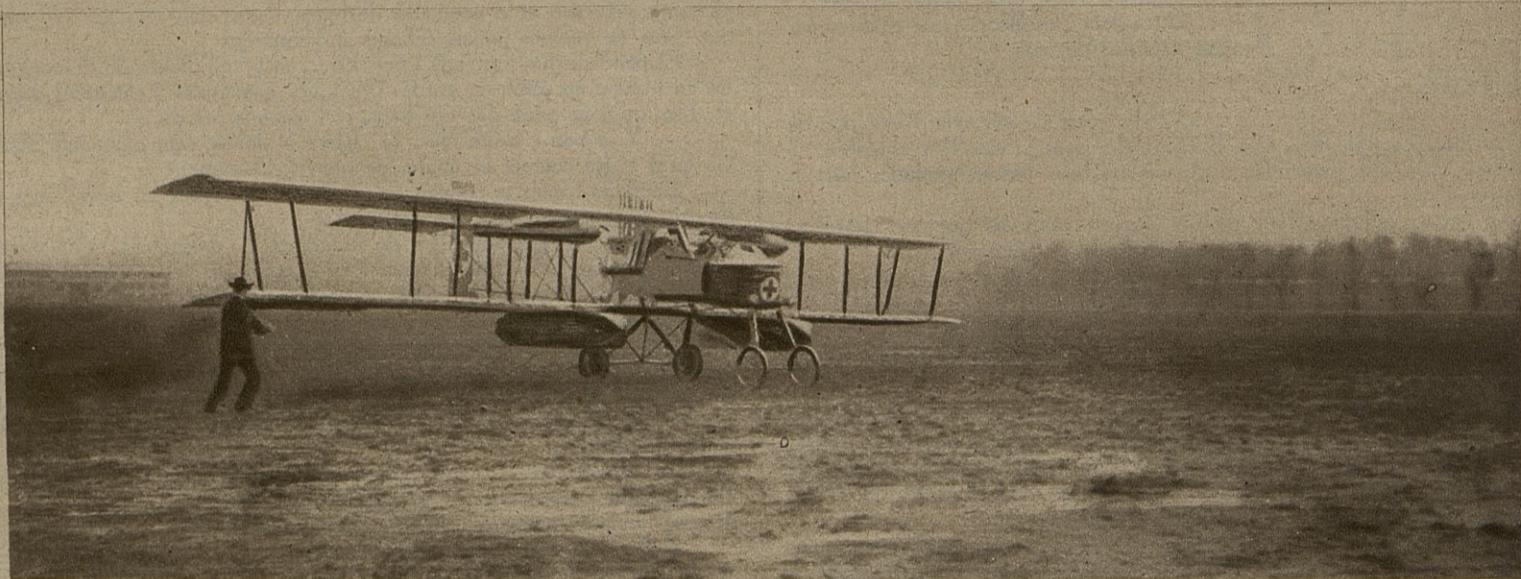
L'« AÉROCHIR » OU AVION DE SECOURS CHIRURGICAL



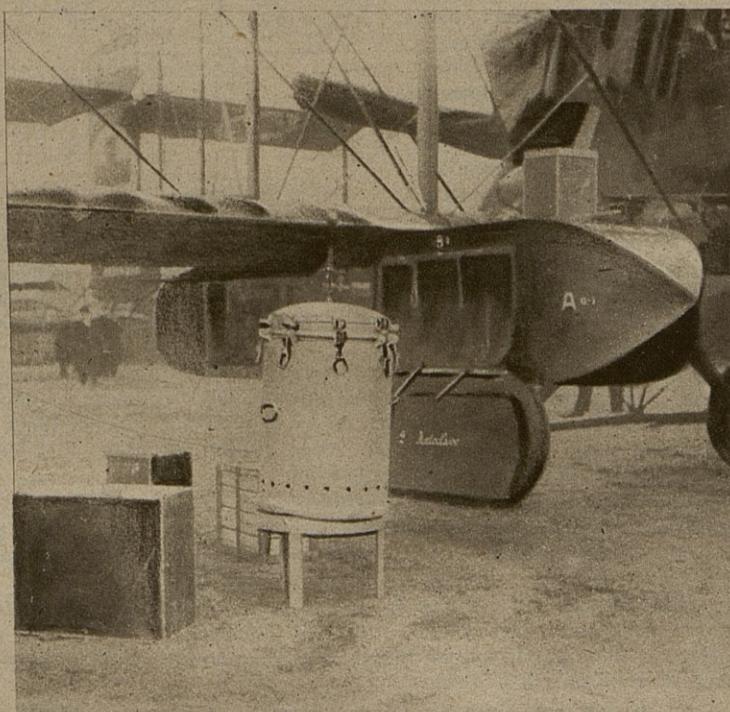
La tente à opérations, montée sur tubes pneumatiques.



L'aérochir, avec son matériel dans ses caissons.

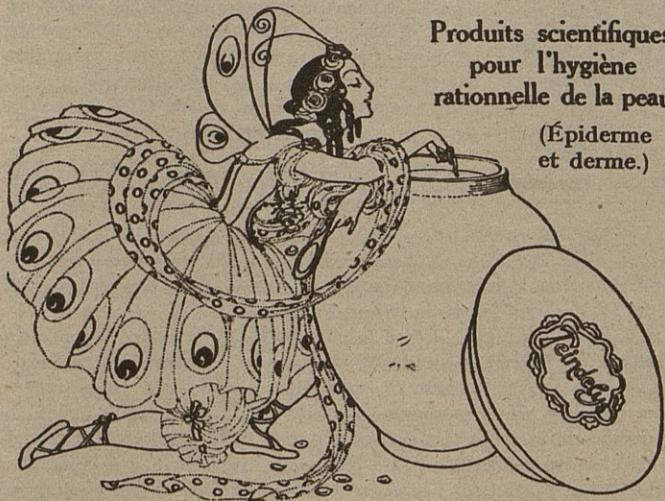


L'aérochir à l'atterrissement : il peut porter 360 kilos et trois personnes : le pilote, le chirurgien et son aide.



Le nom bizarre d'« aérochir », donné à l'avion chirurgical, répond au nom d'« autochir », donné aux autos qui pendant la guerre remplirent un office analogue. L'aérochir est destiné à transporter, pour les secours d'urgence, un chirurgien et un matériel chirurgical complet pour les opérations et la radiologie. Ce que l'on voit à gauche est l'appareil de stérilisation ; à droite, un médecin se fait donner des explications sur l'appareil.

La Crème **TEINDELYS**
pour la beauté du teint



Produits scientifiques
pour l'hygiène
rationnelle de la peau
(Épiderme
et derme.)

La crème Teindelys conserve la fraîcheur
de la jeunesse, embellit, efface les rides.

ARYS — PARFUMS DE LUXE — 3, rue de la Paix, Paris

Crème Teindelys : gr. modèle, 9 fr.; fco 10 fr. 70. Petit modèle, 5 fr.; fco 6 fr. 20.

Poudre Teindelys : 4 fr.; fco 5 fr.

Savon Teindelys : 4 fr.; fco 5 fr. — Eau Teindelys : 10 fr.; fco 13 fr.

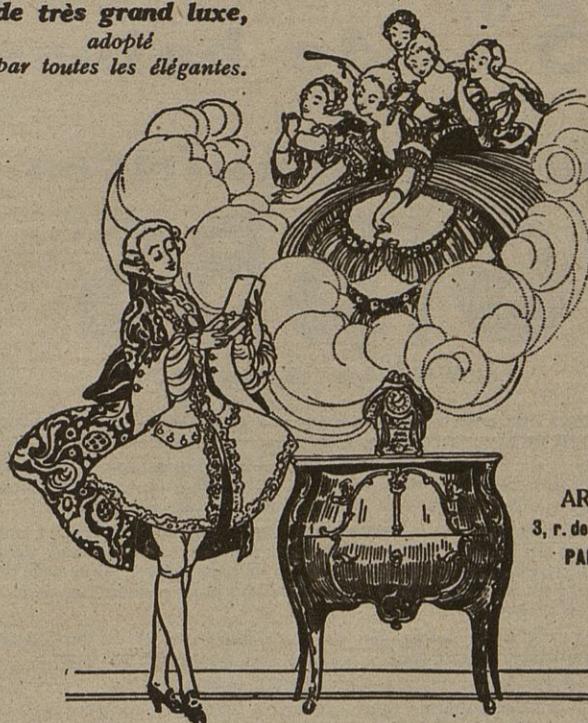
Bain Teindelys : 4 fr.; fco 5 fr. — Lait Teindelys : 12 fr.; fco 15 fr.

Aucun envoi contre remboursement. — Envoi franco au-dessus de 30 fr.

Envoi sur demande du "Carnet de Beauté", par le Dr Reymondon

Un jour viendra

Parfum d'Arlys
de très grand luxe,
adopté
par toutes les élégantes.



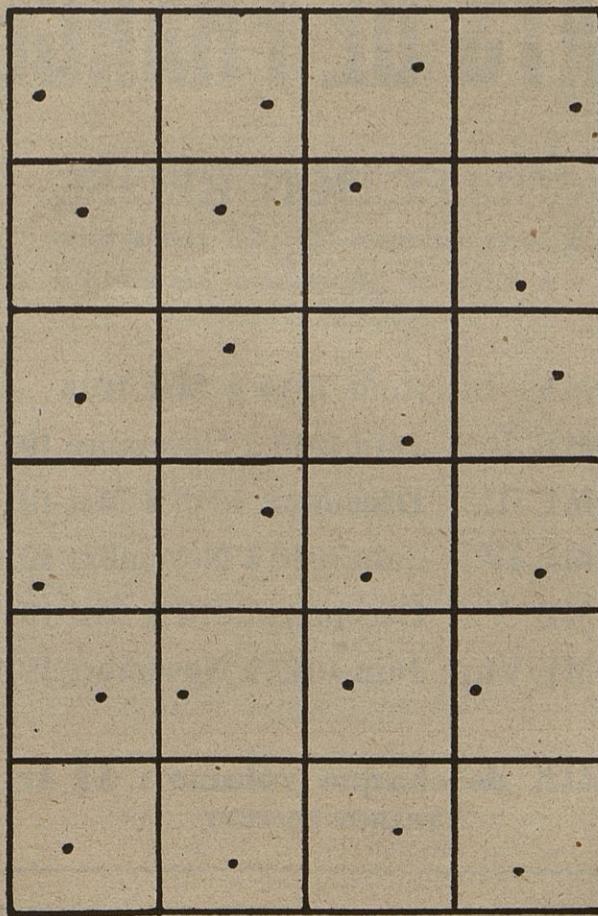
ARYS
3, r. de la Paix
PARIS

A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.

Le flacon de "Lalique" : 30 fr.; franco contre mandat-poste de 33 fr.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 48



Les solutions seront reçues jusqu'au 10 avril 1919 et
les résultats publiés dans notre numéro du 1^{er} mai 1919.

UN NOUVEAU PUZZLE

Voici un rectangle divisé en vingt-quatre carrés.
Dans chacun de ces carrés un point a été marqué.
Découpez ces vingt-quatre carrés et replacez-les dans un certain
ordre, en reformant le rectangle tel qu'il était représenté.
Il s'agit ensuite de tracer dans l'intérieur de ce rectangle six carrés
égaux et, pour obtenir ce résultat, il faut se servir des points, ces
derniers indiquant le sommet des angles des carrés à trouver.
Le but est de tracer des lignes droites, partant d'un point et se
terminant à un autre point.

Combien recevrons-nous
de réponses justes pour ce Concours ?

○○○

LISTE DES PRIX

1 ^{er} PRIX	Une montre-bracelet	Valeur : 50 fr.
2 ^e	Une blouse lingerie	» 25 »
3 ^e	Une glace Louis XV	» 20 »
4 ^e et 5 ^e	Un vase Mérano	» 15 »
DU 6 ^e AU 10 ^e ..	Une boîte dentifrice	» 8 »

Lire à la page II des annonces le Règlement
de la "POCHETTE SURPRISE"

Pochette Surprise

BON N° 2

4^e Série
À découper et à coller
sur le
Bulletin de demande.

CONCOURS N° 48

BON DE CONCOURS

À découper et à coller sur la feuille de concours.

Il faut revenir aux prix d'avant-Guerre !
DONNONS L'EXEMPLE !

25 % de baisse
sur les
Savons dentifrices
GIBBS

(1 fr. 50 la boîte, au lieu de 2 fr.)

L'effort que nous faisons aujourd'hui pour nous rapprocher d'un large bond de nos prix d'avant-guerre est d'une extrême audace !

Mais il est la conséquence heureuse des dispositions prises par notre Maison pour faire bénéficier notre clientèle de toutes les améliorations que la signature de l'armistice a rendues possibles.

Inventeurs du Savon Dentifrice depuis plus de 50 ANS, guides incontestés du marché de ce produit par une perfection jamais égalée malgré d'innombrables imitations, nous devons donner l'exemple des sacrifices indispensables qui sont nécessaires pour revenir rapidement à des prix normaux.

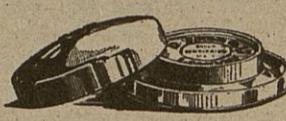
Le public nous saura gré de cette initiative et de l'obligation qu'elle entraînera pour tous nos imitateurs de suivre nos prix !

Consommateurs, restez fidèles à notre marque !

SEULS nous pouvons, par la diffusion formidable de nos produits abaisser nos prix dans de telles proportions sans en diminuer la qualité. Plus que jamais, méfiez-vous de la médiocrité des produits similaires.



Boîte courante : 1 fr. 50



Boîte de Luxe : 3 fr. 50

Savon dentifrice nu, pour boîte courante : 1 fr. 25

Savon dentifrice nu pour boîte de luxe ; la boîte de deux pains : 3 fr. 50

Demandez échantillons, contre 0.75, à P. Thibaud et C°, 7, rue La Boétie. Paris.

L'Enseigne du Barbier est modifiée

Ce n'est pas demain, mais aujourd'hui et tous les jours, que vous pouvez vous raser facilement, rapidement, proprement, économiquement avec le **RASOIR APOLLO**

Le plus simple, le plus solide, le plus effectif des rasoirs.

En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros : SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE
31, rue Pastourelle — Paris

Jeunes Gens classe 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre, sans appareils, 10 mintes pr jour, pr créer une nation forte et saine et défendre la patrie. Brochure gratis c. timbre. WEHRHEIM, La Trayas (Var).

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE
On n'en trouve donc plus?... Si, PARTOUT

Montrez cette annonce à votre pharmacien

ASTHME Toutes
oppressions
EMPHYSÈME — BRONCHITE CHRONIQUE
Prix boîte d'essai gratis : 26, Grand'Rue, Louvres (S.-&-O.)

Pour suivre les préliminaires de paix

Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par LE PAYS DE FRANCE

56 Cartes 1 Fr.
Franco : 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE
et chez tous les libraires et marchands de journaux

L'ART ET LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

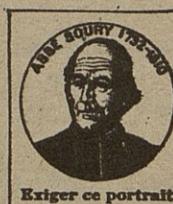
ET DE FAIRE LA CUISINE } SANS FEU
} SANS FRAIS } OU PRESQUE

Par Louis FOREST

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concrète à la fois, M. LOUIS FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la MARMITE NORVÉGIENNE, à laquelle ses articles parus dans le Matin ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

En vente au PAYS DE FRANCE, 2-4-6, boulevard Poissonnière
Prix : 0 fr. 30 ; envoi franco contre 0 fr. 35

MALADIES de la FEMME



Exiger ce portrait

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage. Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etoffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY se trouve dans toutes les pharmacies, 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons, franco contre mandat-poste 20 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY
avec la signature Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratis.)

LE

PAYS DE FRANCE

COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28 x 36 reliés toile

titre et impression blancs

TOME I.. Août 1914 à Mai 1915

TOME II.. Juin 1915 à Novembre 1915

TOME III.. Décembre 1915 à Mai 1916

TOME IV.. Juin 1916 à Novembre 1916

TOME V.. Décembre 1916 à Mai 1917

TOME VI.. Juin 1917 à Novembre 1917

PRIX de chaque volume : 11 fr.

FRANCO DE PORT

En vente au "PAYS DE FRANCE"

6, boulevard Poissonnière, Paris.

LA DÉCORATION DU 7^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Pendant que les troupes présentent les armes, le général Humbert attache au drapeau la croix de la Légion d'honneur que le régiment a si bien gagnée. C'est un moment solennel dont chaque homme du 7^e gardera toujours le souvenir, mêlé à ceux des faits par lesquels s'est illustré son régiment dans les combats qui ont forcé l'ennemi à capituler.

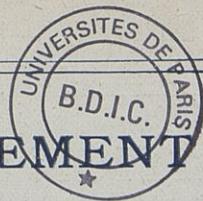


Le général Humbert, commandant de la 3^e armée, est venu décorer à Vincennes le drapeau du 7^e régiment d'infanterie qui, sous ses ordres, a si brillamment contribué à arrêter la grande ruée boche de 1918 en Picardie et par la suite à repousser l'ennemi jusqu'au delà de ses lignes Hindenburg. Voici le général et son état-major saluant de l'épée le drapeau du vaillant régiment dont les actes resteront parmi les plus belles pages de l'histoire de notre armée.

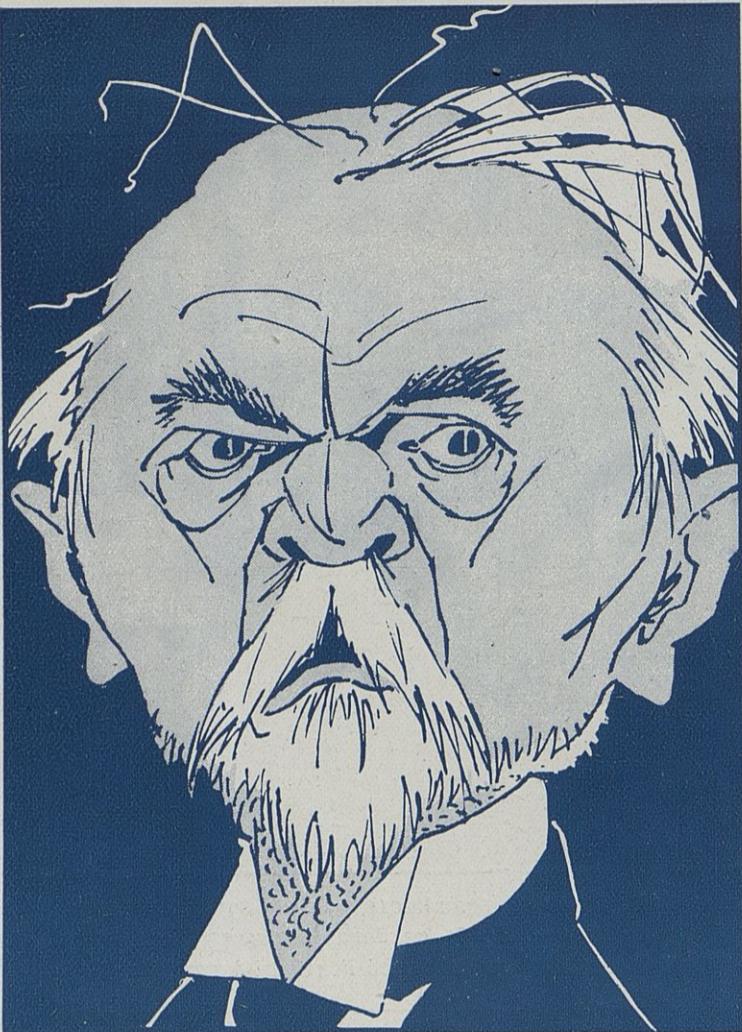
LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 229 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 11 et intitulé : « Le plus grand dirigeable du monde entier. »

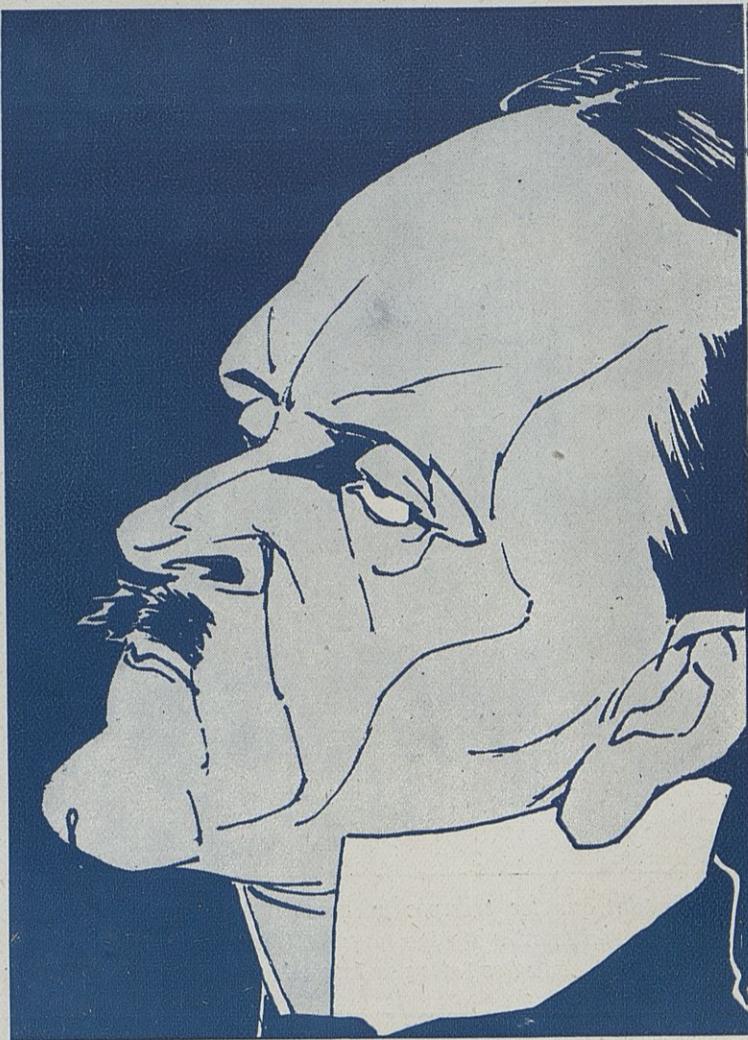
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



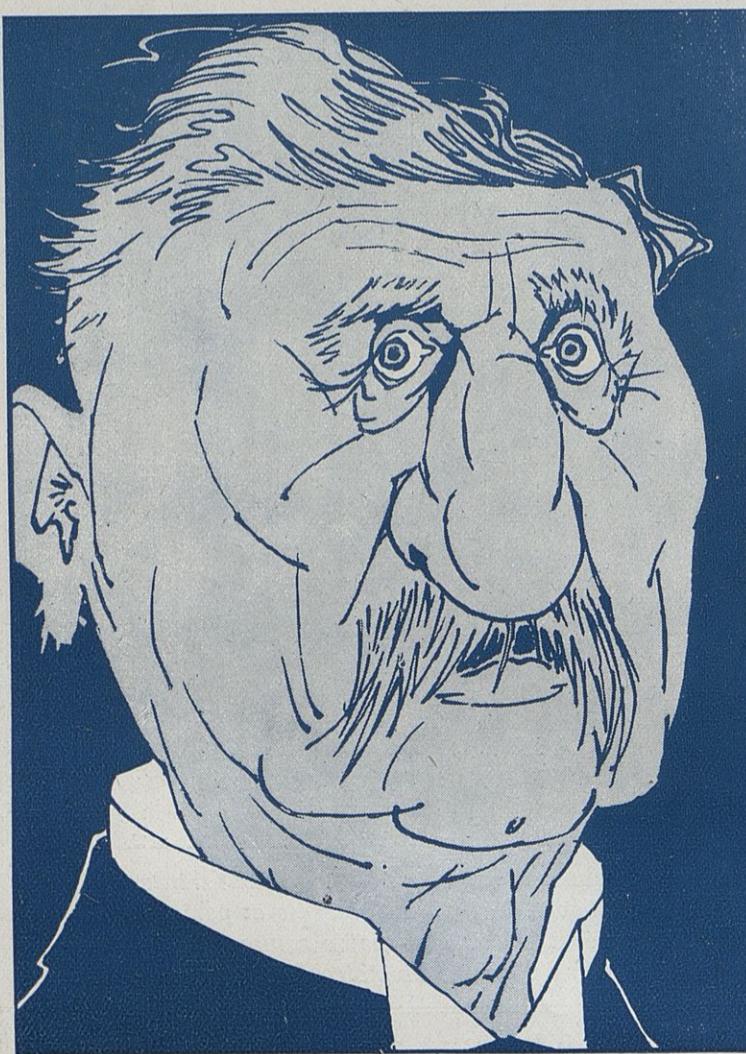
QUELQUES TÊTES DU GOUVERNEMENT EN BOCHIE



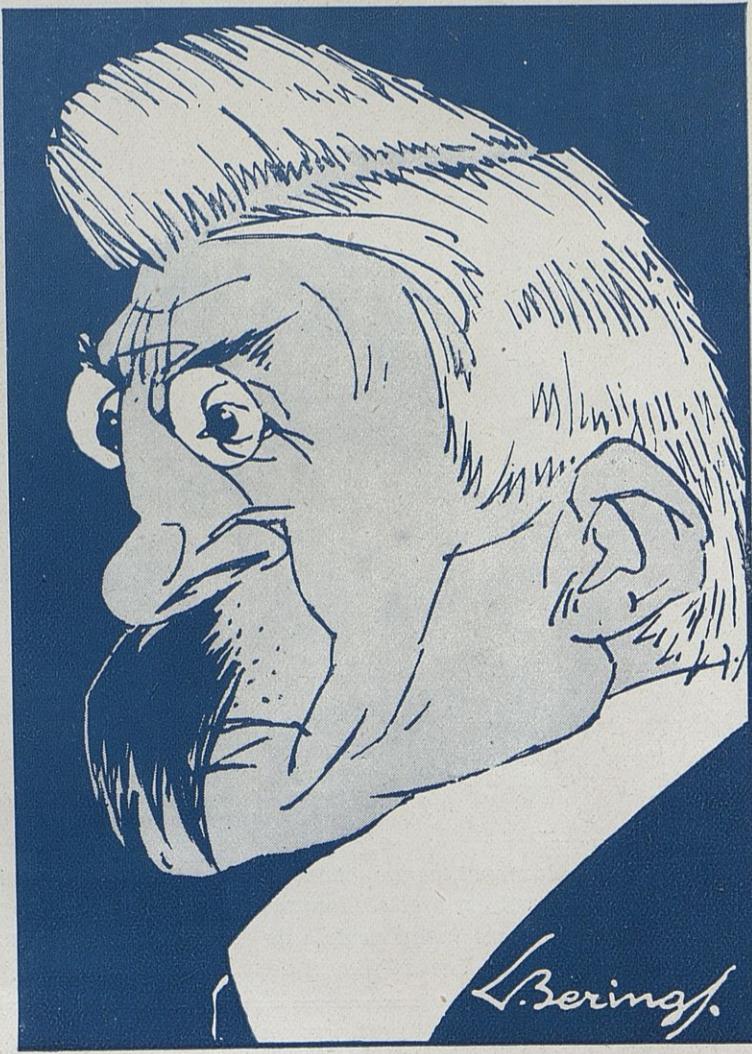
DAVID.



BROCKDORFF-RANTZAU.



FEHRENBACH.



SUDEKUM.